LE BAL MASQUÉ,

OU

UNE ÉDUCATION PARTICULIÈRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Henri Dupfaud et Adolphe Poujol;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-COMTE, LE 20 JUILLET 1837.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
Madame DALBERGUE.	Mlles CAVALIER.
ALBERTINE, sa fille (13 à 14 ans).	ESTHER.
MARIA, jeune institutrice (dix-huit ans).	E. JACOPS.
CANDIDE, vieil intendant de madame Dalbergue.	M. ARISTIDE.
LAURE, nièce de Candide (10 à 12 ans).	Mlles LÉONTINE.
La marquise DE BOISSEC (50 ans).	ALINE.
OSCAR DE BOISSEC, son fils, fashionable de 10 ans.	M. SUBRA.
ELFRIDE DE BOISSEC, sœur d'Oscar.	Mlles FLORENTINE.
JULIE, femme de chambre de madame Dalbergue.	HORTENSE.
INVITÉS DES DEUX SEXES.	
DOMESTIQUES.	

La scène se passe dans une petite ville de Province, à quelques lieues de Paris.

ACTE PREMIER.

Un petit Salon de travail. — Porte au fond, ouvrant sur un autre salon. — Portes latérales. — Au fond, à droite et à gauche, deux Corps de bibliothèque. — Au premier plan, à droite, une table, sur laquelle sont des livres, des cahiers, et tout ce qu'il faut pour écrire. — Chaises, fauteuils, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAURE, *seule, debout devant la table, à droite, et regardant des cahiers.*

J'ai terminé mon devoir, et Albertine n'a pas commencé le sien... (*Venant sur le devant de la scène.*) Au reste, elle a une bonne excuse aujourd'hui... Ne faut-il pas qu'elle se prépare pour le bal masqué de ce soir?... Et d'ailleurs, toutes ses excuses sont valables auprès de mademoiselle Maria, notre jeune institutrice, qui n'a jamais grondé Albertine, tandis qu'envers moi elle se montre d'une sévérité... On dirait qu'elle veut me punir de la négligence de son autre élève... Cependant elle n'a rien à me reprocher... Plus que personne, je sens la nécessité du travail.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Si du destin la rigueur fut extrême
A mon égard, quand donc, trop faible enfant,
Pourrai-je enfin me suffire à moi-même?
Combien, hélas! j'aspire à ce moment! (*Bis.*)
Pour une femme obscure et sans naissance,
Est-il un sort plus noble, plus brillant,
Lorsqu'une honnête indépendance
Est le prix du talent! (*Bis.*)

Je crois que mon oncle Candide est content de mes progrès, quoiqu'il ne m'en ait rien dit. Dame! il a tellement la flatterie en horreur, que, de crainte de trahir la vérité, il n'a jamais adressé un compliment à qui que ce soit... bien au contraire...

BIBLIOTHÈQUE ROYALE
Y Th. 307

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

SCÈNE II.

LAURE, CANDIDE, *entrant par le fond.*

CANDIDE. — Eh ! quoi, Laure, tu ne travailles pas ?

LAURE. — Mon oncle, j'ai fini.

CANDIDE. — En ce cas, on commence autre chose. Quand on est jeune, il ne faut pas perdre son temps... Moi, qui suis vieux, Dieu sait si j'en perds !...

LAURE. — Est-ce perdre son temps que de penser à ceux qu'on aime ?... Je pensais à vous.

CANDIDE, *souriant.* — Bien vrai ?

LAURE. — Ne tiens-je pas de vous l'habitude de ne jamais mentir ? Aussi, puisque la franchise vous plaît tant, je me permettrai une observation.

CANDIDE. — Laquelle ?

LAURE. — Entre nous, mon oncle, j'ai peur que vous ne poussiez cette franchise un peu trop loin...

CANDIDE. — Oh ! par exemple !

LAURE. — Trop loin, contre vos intérêts... J'ai appris que, dans beaucoup de circonstances, elle vous avait fait un grand tort.

CANDIDE. — Un tort immense, je suis forcé de l'avouer... Oui... j'ai suivi mainte et mainte carrière, et dans aucune je n'ai réussi... Que veux-tu ?... Je ne sais pas flatter... Oh ! c'est un roman que l'histoire de ma vie !... mais c'est égal...

AIR : *Heureux habitants* (Kettly).

Sainte vérité,
Déesse, qu'on connaît à peine,
Mon cœur enchanté
Te voue un culte mérité ;
Le flambeau divin,
Que parmi nous ta main promène,
Dans le droit chemin
Me guidera jusqu'à la fin.

Docteur, chirurgien,
A mes malades j'osai dire :
« Vos maux ne sont rien,
« Comme moi vous vous portez bien. »
Aussi, ne voulant
Ni les tromper, ni les occire,
Pour mon argument,
Je fus traité d'âne ignorant.
Sainte vérité, etc.

Je me fais auteur,
Sans voir que la littérature
A ma noble ardeur
N'offrait, las ! qu'un appât trompeur !
Ma plume attaquait
Le vice, la fraude, l'usure...
On me répondait
Par l'épée ou le pistolet.
Sainte vérité, etc.

Bien innocemment
Des femmes je dévoilais l'âge ;
A ce courtisan
Je donnais le nom d'intrigant ;
Pour moi l'avocat
N'étalait qu'un faux verbiage,
Et l'homme d'état
N'était trop souvent qu'un pied-plat !

(*Parlant.*) A ce coup, la tempête éclata... « C'est un « homme dangereux, sans religion, s'écriaient « ces dames !... — C'est un imposteur, un athée « digne de la corde, s'écriaient ces messieurs !... » C'était à qui me jetterait la première pierre... Si bien que, pour me soustraire à la haine des hommes et à leurs continuelles fourberies, je vis le moment où j'aurais été forcé d'aller tenir compagnie à la vérité dans le puits, d'où elle sort si rarement... O temps !... ô mœurs !... (*Reprenant.*)

Sainte vérité,
Déesse, qu'on connaît à peine, etc.

LAURE. — Pourquoi ne pas vous être marié, mon oncle ?... Une femme aurait adouci vos chagrins, embelli votre existence.

CANDIDE. — Tu as raison... Je fus même, il y a quelques trente ans, sur le point d'épouser cinquante mille francs de dot... J'étais médecin alors... Cinquante mille francs !... c'était gentil... mais avec cela une figure et une tournure !... (*Il décrit un zig-zag avec sa main.*) Oh ! Dieu !... Bref, à l'aspect de ma prétendue, je ne pus me contenir, et je laissai échapper un « ah ! quelle horreur ! » Mariage manqué... Et, ma foi, je suis resté garçon !... Enfin, la vérité m'aurait peut-être conduit à l'hôpital, lorsqu'un jour je rencontrai M. Dalbergue, un ancien camarade de collége... Je le mis au courant de ma position. Alors, cet excellent homme me proposa de quitter Paris, et de me retirer dans son château, au sein de sa famille... Et comme ma fierté répugnait à ce que je vécusse aux dépens d'un autre, il imagina de créer, exprès pour moi, une place d'intendant, qu'il me fit accepter...

LAURE. — Et que vous occupez encore.

CANDIDE. — C'est ici, pendant dix années, que s'écoula le temps le plus heureux de ma vie... Dalbergue, sa femme, et jusqu'à leurs inférieurs, chacun recevait avec reconnaissance mes avis, mes gronderies même... Je pouvais à mon aise censurer, dire la vérité... c'était une bénédiction !... Aussi, comme tout allait bien !... (*Avec satisfaction.*) Ah !... (*Changeant de ton.*) Mais, hélas !... que de changements depuis la mort de mon brave ami !... Il y a deux ans, six mois après cet événement fatal, madame Dalbergue part pour l'Amérique... et, avant de s'éloigner, elle met auprès de sa fille Albertine une institutrice presqu'enfant, dont la conduite ne tend qu'à détruire ce que j'ai pu entreprendre de salutaire dans cette maison... et ça m'outre, vois-tu...

LAURE. — Vous n'ignorez pas, mon oncle, que cette personne est la fille d'une amie intime de madame Dalbergue, qui d'ailleurs, en faisant choix de mademoiselle Maria, que vous trouvez trop jeune, a voulu donner à Albertine une compagne plutôt qu'une institutrice.

CANDIDE. — Jolie compagne !... et surtout jolie institutrice !... Ma petite Albertine, dont j'avais été nommé le subrogé tuteur par le testament de son père, et à qui j'avais déjà inculqué de si bons principes, ma petite Albertine, qui annonçait devoir être si laborieuse, si douce, est devenue paresseuse, altière... *et cætera... et cætera....* A qui la faute ?... A cette demoiselle Maria, qui a su gâter le plus heureux naturel... Je ne le lui pardonnerai jamais... C'est par la flatterie qu'elle a subjugué l'esprit de la mère et de la fille... A peine

âgée de dix-huit ans, elle commande en maîtresse... moi, on me regarde comme un zéro... On ne m'écoute plus... Trop heureux si bientôt on ne m'impose pas silence... Dame !... je suis rococo !...

LAURE. — Ah ! mon oncle !...

CANDIDE. — Oui, ma nièce, je suis rococo !... et je m'en fais gloire... Rococo !... N'est-ce pas de ce nom qu'on baptise aujourd'hui tous ceux qui ont le sens commun ?

AIR *de Julie.*

Plus de bon goût dans notre siècle inique !
Voltaire est presque délaissé ;
C'est tout au plus si Molière est comique,
Monsieur Racine est, dit-on, enfoncé !
Ces grands talents, qu'illustra leur génie,
Sont, comme moi, rococos à présent ;
Et l'on pourrait se trouver, conviens-en,
En plus mauvaise compagnie.

Au reste, en dépit de tout le monde, je parlerai... je désabuserai madame Dalbergue sur le compte d'Albertine, et sur celui de l'institutrice hypocrite, dont j'ai pénétré les desseins... Je représenterai à cette mère imprudente le tort qu'elle a eu de quitter sa fille... La place d'une mère est toujours auprès de son enfant...

LAURE.

AIR : *Vaudeville de la Famille de l'Apothicaire.*

Mais ce voyage avait pour but
Un procès vraiment nécessaire ;
Il fallait qu'elle comparût,
Pour rendre Albertine héritière.

CANDIDE.

Héritière !... à quoi penses-tu ?
Dans toute famille, ma nièce,
Je vois s'éloigner la vertu,
Lorsque s'avance la richesse.

LAURE. — Mon bon oncle, vous savez combien nous avons d'obligations à madame Dalbergue...

CANDIDE. — C'est vrai...

LAURE. — Vous n'avez pas oublié les bontés qu'elle eut pour moi ?

CANDIDE. — Non, certes...

LAURE. — Quand ma mère mourut...

CANDIDE, *levant les yeux au ciel.* — Ma digne sœur !

LAURE. — Quand je me trouvai tout-à-fait orpheline... A votre recommandation, madame Dalbergue m'accueillit ; dès ce moment, elle me traita presque comme sa fille, me fit donner la même éducation...

CANDIDE. — Dont tu profites mieux, quoique plus jeune.

LAURE. — Et, pour la récompenser, vous détruiriez en un instant ses plus chères illusions... Revenue depuis huit jours seulement, après une si longue absence, elle est toute au bonheur de revoir sa fille, et vous iriez lui déchirer le cœur !...

CANDIDE. — J'obéis au cri de ma conscience... et d'ailleurs, plus nous avons à nous louer de madame Dalbergue, plus notre devoir est de l'éclairer... Qui aime bien...

LAURE. — Dire la vérité trop ouvertement est quelquefois dangereux... N'est-il aucun autre moyen ?...

CANDIDE. — Des détours ?...

LAURE. — Non... Pas précisément... mais... moi, par exemple, si je faisais une tentative sur Albertine ?...

CANDIDE. — Tu te flattes en vain de réussir.

LAURE. — Qui sait ?... Au moins je n'aurais rien à me reprocher... Ainsi, mon petit oncle, je vous en supplie, promettez-moi d'attendre encore, avant de dire votre façon de penser à madame Dalbergue...

CANDIDE. — Ah ! ce que tu exiges là est difficile... Enfin, si elle ne m'interroge pas... tu m'entends... Si elle ne m'interroge pas... je... je tâcherai de me contraindre... Cela me coûtera...

LAURE. — Vous n'aurez pas à vous en repentir. (*Regardant au fond.*) Voici Albertine !... Dieu ! comme elle paraît agitée !

SCÈNE III.

LAURE, ALBERTINE, CANDIDE.

ALBERTINE, *entrant par le fond.* — Ah ! Laure, tu vois la plus malheureuse des femmes !

LAURE. — Tu m'effraies !... Qu'y a-t-il donc ?

CANDIDE. — Quelque bagatelle, sans doute...

ALBERTINE. — Comment !... une bagatelle !... Le joli costume de page que je dois mettre ce soir n'est pas encore arrivé de Paris... et vous appelez cela une bagatelle...

CANDIDE, *ironiquement.* — Diable ! c'est plus sérieux que je ne pensais... Un costume !... (*A part.*) O frivolité !

LAURE, *à Albertine, en souriant.* — Tu me rassures, Albertine... Je croyais que le feu était à la maison.

CANDIDE, *toujours avec ironie.* — Oh ! c'est pis que cela !

ALBERTINE. — Oui... car on pourrait l'éteindre... Au lieu que, si je n'ai pas mon costume, rien ne pourra réparer ce malheur.

LAURE. — Rien !... Tu en choisiras un autre.

ALBERTINE. — Impossible ! Toute la ville est instruite que je me déguiserai en page... On s'en occupe beaucoup... Les mères et les filles en sont déjà d'une jalousie...

CANDIDE. — Vraiment ? (*A part.*) quel langage !

ALBERTINE. — Je n'attends plus qu'une seule voiture de Paris... Dans une heure je saurai mon sort... Ah ! je ne vivrai pas jusque-là !

CANDIDE. — Voilà de bien grandes phrases, pour un chiffon de plus ou de moins !

ALBERTINE. — Un chiffon, dites-vous !... D'abord, si je n'ai pas mon costume, je reste dans ma chambre, toute seule, à pleurer... quel horrible sacrifice pour moi, qui faisais aujourd'hui ma première apparition dans le monde !... Oui, maman donnait ce bal en mon honneur... Un bal masqué encore !... C'est si beau, si curieux un bal masqué !

LAURE. — Tu sais donc ce que c'est ?

ALBERTINE. — Oui... Maria me l'a appris.

CANDIDE, *à part.* — Elle lui en apprend de belles !

ALBERTINE.

AIR *de la Esmeralda* (Grisar).

Au sein du bruit qui vole,
Dans l'air chaud et musqué,

L'ivresse la plus folle
Préside au bal masqué.
Le plaisir, qu'on envie,
Y charme notre vie :
Bal, séjour enchanteur,
C'est là qu'est le bonheur !

On se heurte, on se foule
Dans les salons nombreux,
Et chaque instant s'écoule
Plus ardent, plus joyeux.
D'un orchestre électrique,
Pouvoir vraiment magique :
A ses accords, ma foi,
On danse malgré soi.
Au sein du bruit qui vole, etc.

Mais, de la contredanse
Sitôt que vient la fin,
L'intrigue alors commence,
Et c'est au plus malin.
Dans la troupe fantasque,
Sans crainte, sous le masque,
On peut, moment divin,
Médire du prochain.
Au sein du bruit qui vole, etc.

CANDIDE, *à Albertine.* — Mademoiselle connaît parfaitement ce qu'il importe peu de savoir... En revanche, lorsqu'il s'agit de choses essentielles, votre serviteur de tout mon cœur...

ALBERTINE. — M. Candide a toujours quelque chose de piquant à me dire.

CANDIDE. — Je suis comme ça, moi.

LAURE, *les interrompant.* — Albertine... la leçon va bientôt commencer...

ALBERTINE. — La leçon !... Tu crois qu'aujourd'hui je vais prendre une leçon, lorsque j'attends...

CANDIDE. — Demain, après-demain et les jours suivants, ce sera un autre prétexte...

ALBERTINE. — Que vous importe !... (*Remontant vers le fond.*) Je suis sur les épines... La femme de chambre doit m'avertir, aussitôt qu'il y aura quelque chose de nouveau... Au moindre bruit, je me sens tressaillir ! (*A Laure, en redescendant à sa droite.*) Paris n'est qu'à douze lieues... si j'y envoyais un domestique... (*Elle retourne au fond.*)

CANDIDE, *à part.* — Le sang me bout !

LAURE, *bas à Candide.* — Mon oncle, vous m'avez promis...

CANDIDE. — Aussi, je me retire... car j'étoufferais... (*Il fait un mouvement pour sortir.*)

ALBERTINE, *qui est redescendue.* — Pourquoi vous éloigner, monsieur Candide ?... Vous étiez si amusant !

CANDIDE, *revenant sur ses pas, et se plaçant entre Albertine et Laure.* — Ah ! j'étais amusant !... (*A Laure.*) Tant pis... j'éclate !... (*Pendant le couplet suivant, Laure cherche à apaiser son oncle.*) (*A Albertine.*)

AIR : *Ah ! daignez m'épargner le reste.*

Avant de vous quitter, je veux
Dévoiler ma pensée entière :
Vous avez un cœur orgueilleux,
Joint au plus méchant caractère.
Qui ne flatte pas votre goût,
Est fui par vous comme une peste...

ALBERTINE.

Courage... allez jusques au bout...

CANDIDE.

Bref, en mal vous possédez tout,
Et... je vous fais grâce du reste...
Je vous ferai grâce du reste.

(*Il sort brusquement par la porte à gauche.*)

SCÈNE IV.

ALBERTINE, LAURE.

ALBERTINE, *à part.* — Ce vieux Candide... je le déteste !

LAURE, *à part.* — A mon tour, maintenant... (*Haut, et comme à elle-même.*) Quant à moi, je n'ai pas besoin de m'inquiéter de mon costume... Un simple domino me suffit... et voici l'agrément d'une mise modeste... Je puis au moins m'occuper un peu ce matin... Que ferai-je ?... Si je repassais ma leçon d'histoire... (*Prenant un livre sur la table, à droite.*) Oui... L'histoire est le tableau varié des passions humaines... Elle nous apprend à nous connaître nous-mêmes.

ALBERTINE, *qui, pendant le peu de mots précédents, s'est promenée avec agitation, revenant près de Laure ; à part.* — Heureuse Laure !... Que n'ai-je son insouciance !

LAURE, *regardant Albertine.* — Mon Dieu ! Albertine, comme tu es changée !

ALBERTINE. — Tu crois ?

LAURE. — Ta physionomie, ordinairement si douce, si angélique, a pris une expression maussade, ennuyée... Pour peu que cela continue, tu ne seras plus jolie ce soir.

ALBERTINE. — Comment, ma chère Laure, tu me trouves jolie !... C'est la première fois que tu t'exprimes ainsi en ma présence... Au fait, tu as raison ; j'ai tort de m'impatienter. (*S'approchant de Laure.*) Voyons... tu parlais d'histoire tout-à-l'heure... C'est donc une bien belle chose que l'histoire ?

LAURE. — Oh ! oui... (*Montrant le livre qu'elle tient à la main.*) Tiens, par exemple, il y a dans ce livre plusieurs traits qui m'ont frappée... un, surtout, qui justement est en rapport avec ta situation...

ALBERTINE. — Ah !... C'est singulier.

LAURE. — Je vais te le lire, si cela te convient.

ALBERTINE. — Volontiers. (*A part.*) Ça fera passer le temps.

LAURE, *lisant.* — « Anecdote sur l'enfance de « Louise de Montpensier, fille de Gaston, frère « de Louis XIII... »

ALBERTINE. — Louis XIII... N'est-ce pas ce prince si dévot, qui avait toujours des bonnes vierges de plomb à son bonnet ?

LAURE. — Eh ! non... C'est Louis XI que tu veux dire... Comment se fait-il que tu ignores ?...

ALBERTINE, *un peu décontenancée.* — Louis XI... Louis XIII... On peut se tromper.

LAURE. — Louis XIII était le fils de Henri IV, et fut surnommé le Juste, à cause...

ALBERTINE, *l'interrompant.* — Eh bien !... Cette anecdote...

LAURE, *lisant.* — « Mademoiselle de Montpen- « sier, à peine âgée de douze ans, passait des « heures entières devant une glace, à essayer les « toilettes les plus brillantes... Elle avait la pré- « tention d'éclipser les jeunes filles de son âge « par sa figure et par sa mise. Mais, une fois, as- « sistant à un bal de la cour, elle aperçut mademoi-

« selle de Bellefond, depuis la mère du maréchal « Villars, et la trouva vêtue avec plus de magni- « ficence qu'elle. Le lendemain, ses beaux yeux « étaient tout rouges d'avoir pleuré la nuit. « Prin- « cesse, lui dit mademoiselle de Saint-Georges, « sa gouvernante, mademoiselle de Bellefond ne « peut l'emporter sur vous par la beauté, elle tâ- « che de vous surpasser par une parure éclatante. « Rechercher la toilette, n'est-ce point avouer « qu'on a besoin de l'art pour corriger la nature?... « Tandis que vous, vous avez assez de vos char- « mes pour être parée. » Depuis ce moment, « Louise, renonçant à la coquetterie, consacra « au travail les heures qu'elle perdait auparavant « devant une glace. » (*Pendant cette lecture, Albertine a plusieurs fois regardé vers le fond du théâtre, en marquant son impatience.*)

ALBERTINE, *distraite.* — C'est très-juste... Quand on a une jolie figure...

LAURE, *à part.* — Elle m'a écoutée... C'est bon signe... Continuons... (*Haut et lisant encore.*) « Des premières impressions de notre enfance dé- « pend notre avenir... »

ALBERTINE, *l'interrompant avec précipitation.* — Cette fois je ne me trompe pas... J'ai entendu... (*Regardant à droite.*) C'est Julie!

SCÈNE V.

ALBERTINE, JULIE, LAURE.

ALBERTINE, *courant au-devant de Julie, qui entre par la porte à droite.* — Eh bien! la voiture est-elle arrivée!

JULIE. — Oui, mademoiselle... mais...

ALBERTINE. — Mais... mais quoi?... Vous me faites mourir....

JULIE. — Elle n'apporte rien pour vous.

ALBERTINE, *stupéfaite.* — Rien!... En êtes-vous bien certaine?

JULIE. — Mille fois certaine... J'ai parlé moi-même au conducteur.

ALBERTINE, *frappant du pied.* — Vous êtes d'une maladresse!...

JULIE. — Pourtant, mademoiselle...

ALBERTINE. — Retirez-vous.

JULIE. — J'obéis, mademoiselle. (*A part.*) Elle est furieuse!... Le joli petit caractère! (*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE VI.

ALBERTINE, LAURE.

ALBERTINE, *à part.* — Et personne ici pour me plaindre!... Avec quel sang-froid Laure envisage ma douleur!... Mais où donc est Maria?... Elle me consolerait au moins!

LAURE, *à part.* — Voilà un événement qui arrive bien mal à propos!... N'importe... essayons encore. (*Lisant de nouveau.*) « Des premières im- « pressions de notre enfance... »

ALBERTINE, *interrompant Laure, et lui retirant le livre, qu'elle jette sur la table.* — Auriez-vous l'intention d'insulter à mon désespoir?... Tout-à-l'heure je vous ai fort bien comprise... Recevez mon sincère compliment, ma chère: vous avez trouvé une manière tout-à-fait ingénieuse de me dire la vérité... Je vous conseille cependant de ne pas devenir aussi ennuyeuse que mon tuteur, monsieur Candide...

LAURE. — C'est mal à toi, Albertine, de parler ainsi de mon oncle, qui ne souhaite que ton bien... et qui n'a, comme moi, qu'un seul desir, celui de te voir corrigée!

ALBERTINE, *avec ironie et colère.* — Me voir corrigée?... Ah! j'ai besoin d'être corrigée... et par vous, peut-être?... J'ai patiemment écouté jusqu'ici les réprimandes de votre oncle, à cause de son âge... mais souffrir vos épigrammes, jamais!... Une fois pour toutes, apprenez que je n'entends pas recevoir des leçons d'une petite fille qui vit de nos bienfaits. (*A part.*) Ça soulage de se mettre en colère!

LAURE, *pleurant.* — Est-ce bien vous, Albertine, qui me traitez aussi durement?...

ALBERTINE, *un peu déconcertée.* — Eh bien! n'allez-vous pas pleurer comme une enfant?

LAURE. — Oui, je pleure... Je pouvais supporter votre colère... mais votre mépris... Oh! non.

AIR: *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Si je dois tout à votre mère,
Si de ses dons je vis depuis longtemps,
Ce n'était pas une raison, j'espère,
Pour m'accabler de propos outrageants,
Que je n'ai pas mérités, je le sens.
Ces mots cruels, qu'hélas! je viens d'entendre,
Ils resteront au fond d'un cœur brisé...
Et puisse Dieu, plus tard, ne pas vous rendre
Le mal que vous m'avez causé!

ALBERTINE, *à part.* — Pauvre Laure!... Je lui ai fait de la peine... Si je lui demandais pardon... C'est cela... (*Elle fait quelques pas vers Laure, et s'arrête tout d'un coup.*) Demander pardon... comme une petite fille!... Et ma dignité!

MAD. DALBERGUE, *en dehors.* — C'est bien... Que l'on active les préparatifs.

ALBERTINE, *allant au fond.* — Ah! voilà maman! (*Laure passe à la gauche.*)

SCÈNE VII.

LAURE, ALBERTINE, MAD. DALBERGUE.

MAD. DALBERGUE, *entrant par le fond.* — Je te trouve à propos, Albertine, et je viens t'annoncer d'excellentes nouvelles.

ALBERTINE, *vivement.* — Qu'est-ce donc?

MAD. DALBERGUE. — Notre cousine, madame la marquise de Boissec, et ses deux enfants, Oscar et Elfride, arrivent ce soir de Paris, justement pour assister à mon bal masqué.

ALBERTINE, *d'un air boudeur.* — Que m'importe?... Je n'ai pas mon déguisement.

MAD. DALBERGUE. — Tu l'auras bientôt... Le marchand doit me l'envoyer par un courrier extraordinaire.

ALBERTINE. — Vraiment?

MAD. DALBERGUE. — Tu vois que je ne néglige rien pour te contenter.

ALBERTINE, *sautant de joie.* — Oh ! merci !... merci, ma chère maman... Que je t'embrasse pour la peine ! (*Bas à Laure, après avoir embrassé sa mère.*) Laure, tu n'es plus fâchée, n'est-ce pas ?

LAURE, *bas, et lui tendant la main.* — Puis-je rester fâchée, quand tu es heureuse !

MAD. DALBERGUE, *qui, pendant ce temps, était allée au fond, revenant près d'Albertine.* — Madame de Boissec ne te connaît pas encore, et je compte sur toi pour justifier à ses yeux les éloges que j'ai faits de ta personne.

ALBERTINE. — Sans doute... D'abord une mise délicieuse...

MAD. DALBERGUE. — Ce n'est pas tout-à-fait de ta mise que je veux parler... mais de ton esprit, de tes connaissances variées... Je te préviens que la marquise est reçue dans la meilleure société de la capitale... Elle a donné à ses enfants une éducation brillante... et mon Albertine lui prouvera, je m'en flatte, qu'on peut acquérir, en Province, autant de science qu'à Paris.

AIR : *C'était Renaud de Montauban.*

Peut-être bien son incrédulité
Songe d'avance à te confondre :
A ce défi qui t'est porté,
Sans hésiter, ce soir, il faut répondre.
Pense au suffrage qui t'attend ;
De tes talents que mon âme soit fière !...
Il est si doux pour une mère,
Le triomphe de son enfant !

ALBERTINE, *avec suffisance.* — Sois tranquille, maman, je suis sûre de moi.

MAD. DALBERGUE. — A la bonne heure. (*A part.*) Cependant... (*Elle va à la table à droite, et sonne.*)

SCÈNE VIII.

LAURE, ALBERTINE, JULIE, MAD. DALBERGUE.

JULIE, *entrant par le fond.* — Que demande madame !

MAD. DALBERGUE. — Dites à mademoiselle Maria de venir... (*Julie sort par la porte à droite. — A Laure.*) Et vous, Laure, prévenez M. Candide que je l'attends.

LAURE. — Oui, madame. (*A part.*) Mademoiselle Maria et mon oncle en présence !... Ah ! bon Dieu !

MAD. DALBERGUE, *à Laure.* — Allez, mon enfant. (*Laure sort par la porte à gauche.*)

ALBERTINE, *à sa mère.* — Tu fais appeler Maria et M. Candide... Que leur veux-tu donc, maman ?

MAD. DALBERGUE, *souriant.* — Cela ne regarde pas les petites curieuses, mademoiselle.

ALBERTINE, *d'un ton de reproche.* — Moi, curieuse... Oh !

LAURE, *revenant.* — Voilà mon oncle, madame.

JULIE, *de même.* — Mademoiselle Maria me suit.

MAD. DALBERGUE. — C'est bien. (*Julie sort par le fond. — A sa fille.*) Pendant ce temps, Albertine, tu vas préparer ton premier costume.

ALBERTINE, *avec joie.* — Oui, ma robe de bal... (*A Laure.*) Car je ne me déguiserai que vers le milieu de la nuit... pour ménager le plaisir de la surprise.

LAURE, *à part.* — Belle surprise ?... C'est le secret de Polichinelle... Tout le monde le sait.

SCÈNE IX.

LAURE, ALBERTINE, MAD. DALBERGUE, MARIA.

MARIA, *entrant par la porte à droite, et venant près de madame Dalbergue.* — Madame, je m'empresse de me rendre à vos désirs.

MAD. DALBERGUE. — Depuis quelques jours, Maria, j'avais besoin de vous interroger.

MARIA. — M'interroger... (*A part.*) Et sur quoi ?

SCÈNE X.

LAURE, ALBERTINE, CANDIDE, MAD. DALBERGUE, MARIA.

CANDIDE, *entrant par la porte à gauche, et venant se placer entre Albertine et madame Dalbergue.* — Pardon, madame, si j'ai un peu tardé, mais... (*A part, apercevant Maria.*) Maria !

MARIA, *à part.* — Candide !

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR : *Final du premier acte de Frétillon.*

ENSEMBLE.

CANDIDE *et* MARIA, *à part.*
Quel est donc le mystère,
Qui se passe aujourd'hui ?
Quelle importante affaire
Nous réunit ici ?

MAD. DALBERGUE, *à Candide et à Maria.*
Il n'est pas de mystère.
Vraiment, en tout ceci ;
Mais une grande affaire
Vous réunit ici.

ALBERTINE *et* LAURE, *à part.*
Quel est donc le mystère,
Qui se passe aujourd'hui ?
Regardant Candide et Maria.
Et quelle grande affaire
Les réunit ici ?

ALBERTINE, *à part.*
Si je pouvais savoir...

MARIA, *à madame Dalbergue.*
Parlez... Que voulez-vous ?

MAD. DALBERGUE.
Albertine, et vous, Laure, un instant laissez-nous.

ALBERTINE.
Me renvoyer !

MARIA, *bas à madame Dalbergue.*
Eh bien ! mais, madame, et Candide ?...
Part-il ?

MAD. DALBERGUE.
Non pas.

CANDIDE, *à part, regardant Maria.*
Mon aspect l'intimide.

MAD. DALBERGUE, *à Maria.*
Il reste aussi.

MARIA, *à part.*
Se peut-il?
ALBERTINE, *à Laure, avec gaîté.*
C'est égal:
Puisqu'envers nous maman se comporte si mal,
(*Regardant sa mère.*)
Oui, si mal...
Viens préparer là-bas (*bis*) nos toilettes de bal:
Reprise.
ENSEMBLE.
CANDIDE *et* MARIA, *à part.*
Quel est donc le mystère,
Qui se passe aujourd'hui? etc.
MAD. DALBERGUE, *à Candide et à Maria.*
Il n'est pas de mystère,
Vraiment, en tout ceci, etc.
ALBERTINE *et* LAURE, *à part.*
Quel est donc le mystère,
Qui se passe aujourd'hui? etc.
(*Albertine et Laure sortent par la porte du fond, qu'elles referment.*)

SCÈNE XI.

CANDIDE, MAD. DALBERGUE, MARIA.

MAD. DALBERGUE, *à Candide et à Maria.* — Asseyons-nous d'abord.

MARIA, *à part.* — Quel ton solennel! (*Elle court prendre un fauteuil, et l'apporte avec empressement à madame Dalbergue, qui s'assied.*)

MAD. DALBERGUE. — Merci, ma bonne Maria.

MARIA, *prenant un petit tabouret, et le plaçant devant madame Dalbergue.* — Ah!... ce tabouret sous vos pieds... (*Allant chercher une chaise, et l'offrant à Candide.*) Monsieur Candide...

CANDIDE, *brusquement.* — Bien obligé. (*Maria retourne alors auprès de madame Dalbergue, à côté de laquelle elle s'assied.*)

MAD. DALBERGUE, *se tournant un peu vers Candide.* — Que d'aimables prévenances elle a pour nous!

CANDIDE, *avec un air ironique.* — Oh! oui... (*A part.*) Tartufe femelle!

MAD. DALBERGUE. — Eh bien! Candide, vous restez debout?

CANDIDE. — Oui, madame... J'aime mieux ça.

MAD. DALBERGUE. — A votre aise. (*A Maria.*) Ma chère Maria, c'est d'Albertine que je veux vous entretenir.

MARIA. — Je vous écoute, madame.

MAD. DALBERGUE. — Forcée, il y a deux ans, de la quitter, pour entreprendre un voyage lointain, je vous ai, malgré votre jeunesse, et à la recommandation de votre mère, placée auprès de ma fille, pour former sa raison et cultiver son esprit.

MARIA. — J'en serai éternellement reconnaissante.

MAD. DALBERGUE. — Si j'ai pu consentir à me séparer de mon enfant, c'était dans le seul espoir de lui assurer un sort honorable... J'ai réussi au gré de mes vœux, et j'ai gagné un procès qui me met à la tête d'une immense fortune.

MARIA, *à part.* — Une immense fortune!

CANDIDE, *observant Maria, à part.* — Comme ses yeux brillent à ce mot-là!

MAD. DALBERGUE. — Bientôt nous irons nous fixer à Paris.

MARIA, *avec joie.* — A Paris!

CANDIDE, *à part, haussant les épaules.* — Charmant séjour pour une demoiselle!... Les bals... les spectacles... et autres inventions du diable!

MAD. DALBERGUE. — Mon but étant plus tard d'établir ma fille, je dois, pour lui trouver un parti digne d'elle, la présenter dans les meilleures maisons de cette grande capitale.

MARIA. — Certainement, madame.

AIR *du Piége.*
J'approuve en tout ce que vous avez dit:
Votre conduite est pleine de sagesse.
CANDIDE, *à part.*
Un tel projet est fou sans contredit.
MAD. DALBERGUE.
Mais, entre nous je le confesse,
L'argent, hélas! seul n'est plus suffisant;
Et dans ce monde, où tout bas chacun glose,
Sans l'instruction, le talent,
La fortune est bien peu de chose.

Aussi, vous prierai-je, Maria, de ne me cacher aucunement la vérité.

MARIA. — Jamais, madame.

CANDIDE, *à part.* — Compte là-dessus.

MARIA. — Albertine est douée des plus heureuses dispositions.

MAD. DALBERGUE. — En a-t-elle profité?

CANDIDE. — Elle n'a rien voulu apprendre.

MAD. DALBERGUE. — Qu'entends-je?

CANDIDE. — La vérité.

MAD. DALBERGUE. — Est-il possible!

MARIA. — M. Candide n'oubliera pas, j'espère, que c'est à moi que madame s'adresse... et quand il s'agit de mon élève....

MAD. DALBERGUE, *gaîment.* — Laissez parler notre Mentor, Maria... Il a toujours eu au château le droit exclusif de gronder...

CANDIDE, *à part.* — Et j'en use.

MAD. DALBERGUE. — D'ailleurs, en toute affaire, deux avis valent mieux qu'un.

MARIA, *à part.* — Quel supplice! (*Haut.*) Albertine est de la première force sur le piano.

CANDIDE. — Tudieu! quelle force, qui se borne à trois ou quatre morceaux, que mademoiselle lui a serinés.

MARIA. — Le dessin va très-bien... Sa dernière tête est ravissante.

CANDIDE. — Grâce à vous.

MAD. DALBERGUE, *à Maria.* — Mais que pensez-vous d'elle sous le rapport de la science?

MARIA. — Je pense, madame, que...

CANDIDE, *l'interrompant.* — Oh! elle connaît à fond le *Journal des Modes.*

MARIA, *à part..* — Que de patience il me faut! (*Haut.*) M. Candide ne peut vous informer du résultat des leçons, puisqu'il n'y assiste pas.

MAD. DALBERGUE. — Je vous l'avoue, ma bonne amie, une pensée me tourmente.... Pendant le court interrogatoire que vous avez fait subir hier devant moi, à vos deux élèves, il m'a semblé que Laure était de beaucoup supérieure à Albertine.

CANDIDE, *à part, se frottant les mains.* — Ah! ah!... On commence à comprendre enfin... Voyons, mademoiselle l'institutrice, tirez-vous de là.

MAD. DALBERGUE, *à Maria.* — Eh bien?

MARIA. — N'en veuillez pas, je vous prie, à

cette pauvre enfant... Je l'ai grondée, grondée très-fort de ce qu'elle n'avait pas aussi bien répondu que de coutume... « Ma chère Maria, m'a-t-elle dit, ma-« man était vis-à-vis de moi ; je la regardais, et « je réfléchissais... qu'il n'y a pas dans le monde « d'aussi beaux yeux que les siens... Voici la cause « de ma distraction... »

CANDIDE, *stupéfait, à part.* — Oh !

MAD. DALBERGUE, *souriant.* — Elle a fait cette remarque ?

MARIA. — Mot pour mot... Avec cette grâce, cette naïveté, qui lui sont ordinaires.

CANDIDE, *à part.* — C'est un serpent que cette fille-là !

MARIA. — Bannissez donc vos craintes, madame... Albertine est, sous tous les rapports, digne de figurer avec avantage dans la société...

CANDIDE. — Et d'augmenter le nombre des coquettes.

MAD. DALBERGUE, *avec un léger ton de reproche.* — Candide...

MARIA. — Appellerez-vous coquetterie ce désir si naturel de plaire?... Quand on est jeune, il est permis d'aimer un peu la toilette.

CANDIDE. — Si ce n'était que cela, passe... mais la coquetterie ne consiste pas que dans cet amour de la toilette, qui souvent n'est qu'enfantillage, légèreté... En effet, examinez cette jeune fille, dont l'assurance égale au moins celle d'une femme de trente ans... Voyez par combien de minauderies et de moyens subtils elle s'efforce d'attirer sur elle l'attention générale... Voilà la vraie coquette ! On est séduit par son amabilité, ses avances multipliées, j'en conviens... Bientôt, cependant, l'illusion disparaît... Sur sa bouche, qui osait profaner le saint nom de l'amitié, vous ne voyez plus qu'un sourire froid et sardonique... Dans son regard vif et brillant, vous ne trouvez que fausseté et trahison, dans son âme que sécheresse et calcul !... Oh ! le voile est tombé !

AIR *de Garrick.*

Femme sans cœur, le vice a des appas,
Elle en suivra la dangereuse pente...
Dans ce chemin quand on a fait un pas,
On n'en sort plus... La route est si glissante !
Trop tard, alors, je le prévois pour vous,
Vous maudirez l'erreur qui vous est chère :
Car cette enfant, que vous adulez tous,
Elle aura fait le malheur d'un époux,
Elle sera mauvaise mère !

Et qui donc l'aura perdue ?... Une mère aveugle !...

MAD. DALBERGUE, *se levant.* — Ah !

MARIA, *de même, à part.* — Quelle audace !

CANDIDE, *avec plus de force.* — Une mère, qui a prôné chaque jour à sa fille qu'elle était un prodige... Une institutrice, qui, loin de combattre le mal, n'a fait que l'augmenter, en flattant sans cesse la vanité de la mère et de la fille !...

MAD. DALBERGUE. — Ce tableau n'a aucun rapport avec nous...

CANDIDE. — Vous vous trompez... Cette mère, c'est vous !... (*Mouvement de madame Dalbergue.*) L'institutrice, c'est mademoiselle !

MARIA. — Moi... Grand Dieu !

CANDIDE, *à madame Dalbergue.* — L'amitié que me portait votre mari, mon attachement pour votre famille, m'ordonnaient de vous éclairer... Albertine heureusement n'a pas un mauvais cœur... Mais, je le répète, elle est coquette et ignorante au suprême degré... Faites-la venir, et, devant nous, questionnez-la vous-même sur les parties les plus simples de l'histoire et de la géographie... Elle vous répondra chiffons, futilités... Voilà sa science !... Dame !... je ne sais cajoler personne, moi... Je ne suis pas comme... (*Il jette un coup-d'œil sur Maria.*) Et si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'attendre pour la produire dans le grand monde, où elle n'aurait qu'à ouvrir la bouche pour se faire moquer d'elle. Ah ! si vous m'aviez écouté jadis, vous auriez plutôt mis votre fille dans un bon pensionnat, et là, le desir de l'emporter sur ses compagnes l'aurait animée d'une noble émulation... Pas du tout, vous avez voulu trancher dans le grand... Il vous a fallu une éducation particulière... Vous en recueillez les fruits.

MAD. DALBERGUE, *à part.* — Dois-je croire ?... Oh ! non... Candide n'a jamais aimé Maria, et peut-être voudrait-il ?...

MARIA, *à madame Dalbergue.* — Je vois, madame, que vous vous laissez persuader par les discours de monsieur, qui est furieux de ne plus être ici le maître, ainsi qu'il le dit hautement lui-même...

MAD. DALBERGUE. — Hein ?

MARIA, *d'une voix entrecoupée.* — Ah ! quelle opinion vous allez avoir de moi !... N'importe... je connais mon devoir... Quelque douloureux qu'il soit, je le remplirai jusqu'au bout... La jeunesse doit le céder à la vieillesse... et je n'ai plus qu'à m'éloigner... Adieu, madame.... (*Portant son mouchoir à ses yeux, et faisant quelques pas pour sortir.*) Me séparer d'Albertine... Hélas !...

CANDIDE, *à part.* — Si la comédie s'en mêle...

MAD. DALBERGUE, *qui a retenu Maria.* — Vous éloigner... abandonner ma fille qui vous chérit !... Non, non... je n'entends pas vous sacrifier à l'animosité de M. Candide, qui reviendra, j'en suis sûre, à des sentiments moins exagérés.

CANDIDE. — Jamais !

MARIA, *avec douceur.* — Ma bienfaitrice, il faut excuser monsieur, qui ne s'aperçoit pas sans doute que le mode d'éducation a changé, et qui voudrait qu'on élevât les demoiselles, comme il y a cinquante ans.

CANDIDE. — Ça ne serait pas si bête.

MAD. DALBERGUE, *souriant.* — Oui, Candide, je ne doute pas de vos excellentes intentions... mais... mon ami, vous n'êtes plus à la hauteur du siècle.

CANDIDE. — Et je m'en glorifie.

MAD. DALBERGUE, *d'un ton un peu piqué.* — Au reste, comme vous ne m'offrez aucune preuve de cette ignorance et de cette coquetterie, dont vous gratifiez si libéralement ma fille... je vous engage à m'épargner désormais vos observations déplacées.

CANDIDE, *saisi.* — Ah !... Vous m'imposez silence... C'est bien... je me tairai... c'est-à-dire, non.

MARIA, *à part.* — Il y met de l'entêtement.

MAD. DALBERGUE, *offensée.* — Vous oseriez ?...

CANDIDE. — Malgré vous, malgré vous-même, entre la vérité et le mensonge il s'établira ici une lutte à mort.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

De la perfide institutrice
J'ai deviné les noirs projets ;

Et, songez-y, vous êtes sa complice,
En lui rendant plus aisé le succès.
Vous frémiriez, trop malheureuse mère,
Si vous saviez l'affreux destin,
Qu'à votre enfant réserve la vipère
Qui se réchauffe en votre sein!

MARIA, *se laissant tomber sur un fauteuil, et feignant de se trouver mal.* — Ah! je me meurs!

MAD. DALBERGUE, *courant à Maria.* — Ciel!... elle s'évanouit!... (*Lui prenant la main.*) Revenez à vous, ma chère amie... (*Elle lui fait respirer un flacon qu'elle porte à la ceinture.*) Revenez à vous... (*Se tournant vers Candide.*) Regardez, monsieur, dans quel état vous l'avez mise... Vous allez la tuer.

MARIA, *les yeux fermés.* — Ah!

CANDIDE. — Grimaces que tout cela!

MAD. DALBERGUE. — Retirez-vous... Sortez...

CANDIDE. — Vous me chassez!

MAD. DALBERGUE. — Mais non... (*Allant à Maria.*) Maria, calmez-vous... Ma bonne Maria, vous êtes entièrement innocente à mes yeux... Je n'ajoute aucune foi aux paroles de ce vieillard.

MARIA, *se relevant un peu.* — Ah! madame... (*Apercevant Candide.*) Encore cet homme!... (*Elle se laisse retomber.*) Ah!... ah!... les nerfs!...

MAD. DALBERGUE, *à Candide.* — Elle ne peut supporter votre présence... De grâce, sortez...

CANDIDE. — Oui... je sors... puisque vous me chassez!... mais pour ne plus revenir... O mon Dieu! vous en êtes témoin; malgré mes efforts, la vérité succombe encore une fois... et devant qui?..

MARIA. — Ah!...

MAD. DALBERGUE. — Candide...

CANDIDE, *avec dignité.* — Je sors, madame. (*Il se retire par le fond; madame Dalbergue l'accompagne jusqu'à la porte. — Pendant ce temps, Maria s'est soulevée petit à petit, et, en voyant s'éloigner Candide, laisse échapper un sourire de satisfaction; après sa sortie, elle se replace sur son fauteuil, pendant que madame Dalbergue redescend la scène.*)

SCÈNE XII.

MAD. DALBERGUE, MARIA.

MARIA, *faisant semblant de revenir à elle par gradation.* — Ah!... ah!... ah!...

MAD. DALBERGUE. — Il n'est plus là.

MARIA, *d'une voix affaiblie.* — Ah! madame... quelle scène!... Ah!... comme il m'a traitée!... Ah!... ah!... A peine puis-je vous remercier d'avoir pris ma défense... Ah!...

MAD. DALBERGUE. — Vous n'aviez nullement tort... Eh bien! comment vous sentez-vous?

MARIA. — Cela va mieux... beaucoup mieux... (*Comme par souvenir.*) Ah!...

MAD. DALBERGUE, *inquiète.* — Qu'est-ce encore?

MARIA. — Oh! presque rien... Pour revenir à M. Candide, serais-je donc la cause involontaire de son départ?... (*Avec intention.*) Car il a dit, je crois, qu'il quittait la maison.

MAD. DALBERGUE. — Il est vrai que je verrais avec peine s'en aller cet ancien ami de M. Dalbergue...

MARIA, *se levant.* — Je conçois cela, madame... Quand on est sincèrement attaché à quelqu'un... Ce vieillard, malgré la bizarrerie et la rudesse de son caractère, a des droits à votre sollicitude... mais ne devons-nous pas quelquefois sacrifier nos affections au bonheur des autres?

MAD. DALBERGUE. — Expliquez-vous.

MARIA. — La conduite, d'ailleurs irréprochable, de votre intendant, n'a jamais été en rapport avec le monde... Maintenant, moins que jamais, il aime la société... Il est vieux... Il a besoin de repos... Depuis quelque temps, il paraissait chercher une occasion de prendre sa retraite... et tout-l'heure il vient de la saisir.

MAD. DALBERGUE. — Effectivement.

MARIA. — J'aurais à ce sujet une prière à vous adresser.

MAD. DALBERGUE. — Une prière!

MARIA. — Votre intention, sans doute, est de faire une pension à ce brave monsieur Candide, qui, pendant dix ans, a veillé sur vos intérêts...

MAD. DALBERGUE. — Oui... Eh bien?

MARIA. — Je dois à votre complaisance de plus forts appointements que je n'en mérite peut-être comme institutrice...

MAD. DALBERGUE. — Achevez.

MARIA.

AIR : *de Téniers.*

Pour soulager un honnête homme,
Dont tout le crime est dans son amitié,
Permettez que de cette somme
Je cède aujourd'hui la moitié.

MAD. DALBERGUE.

Quoi! c'est à lui, dont l'injuste vengeance
Ne désirait que vous sacrifier...

MARIA, *avec humilité.*

Eh! que me fait une légère offense?...
Dieu me prescrit de l'oublier!
La voix de Dieu me dit de l'oublier!

MAD. DALBERGUE, *émue.* — Ah! Maria... vous que Candide accablait!... Tant de générosité est au-dessus de tout éloge... Mais avez-vous pu penser que je recevrais votre offre... Non, non... Si Candide persiste dans sa résolution, il n'aura pas à se plaindre de moi... Je lui assurerai une aisance honorable. (*Prenant la main de Maria.*) Quant à vous, ma chère Maria, vous voudrez bien, j'espère, accepter mon collier, qu'hier vous avez trouvé si joli.

MARIA. — Je le recevrai seulement comme un souvenir de votre bonté, et non comme un objet de parure.

MAD. DALBERGUE. — En attendant, vous le mettrez ce soir... au bal. (*La regardant.*) Suis-je donc heureuse de vous avoir confié l'éducation de ma fille!... Vous êtes un véritable trésor!... (*Elle embrasse Maria sur le front.*) Continuez toujours ainsi, et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir... Mais la journée s'avance...

AIR *du Galop du Cheval de Bronze* (Auber).

Je vous laisse un instant;
En ce moment,
Pour quelques ordres on m'attend :
N'oubliez pas pourtant,
Ma chère enfant,
De vous parer de mon présent.

ENSEMBLE.

Je vous laisse un instant ;
En ce moment, etc.

MARIA.

Puisque dans ce moment
On vous attend,
Eloignez-vous pour un instant :
D'un cœur reconnaissant,
Auparavant,
Recevez le remercîment.

(*Madame Dalbergue sort par le fond ; Maria la reconduit, et, après sa sortie, redescend la scène.*)

SCÈNE XIII.

MARIA, *seule.*

Enfin... je suis seule !... Que d'attaques il m'a fallu déjouer !... Que de feintes il m'a fallu employer !... Maintenant au moins je puis respirer à mon aise... Ah ! monsieur Candide, vous avez cru pouvoir lutter contre moi... Pauvre sot !... Le champ de bataille ne devait-il pas rester à la plus adroite ?... Votre présence était une opposition perpétuelle à mes desseins... Vous partirez... Je l'ai résolu.

AIR *de Colalto.*

Assez longtemps ce rival détesté,
Dont j'ai détruit l'habile échafaudage,
Bourru, grondeur, prêchant la verité,
A fait entendre ici son austère langage.
C'est à mon tour, et, pour dicter mes lois,
Mon sceptre, à moi, sera la flatterie,
Sceptre divin, qui devant sa magie
Voit se courber les peuples et les rois !

Ma conduite jusqu'à ce jour remplit assez bien le but que je me suis proposé... car je n'ai qu'une pensée, moi... qu'une idée fixe... celle de sortir de ma sphère étroite ! Le peu de fortune de ma mère me destinait à vivre ignorée... mais non... je veux parvenir... je veux jouer un grand rôle dans le monde !... (*Après un silence.*) Récapitulons mes avantages... Vanter une fille à sa mère, c'est toucher la corde sensible de son cœur !... Et d'ailleurs, puis-je en conscience dire à madame Dalbergue qu'Albertine ne sait rien... ce serait une maladresse. En effet, elle a imposé silence à M. Candide... et elle donnera à l'institutrice un riche collier, prix mérité de ses paroles louangeuses !... Avec mon élève la sévérité ne réussirait point : je m'attirerais sa haine. Flatter son caractère et ses goûts, c'est le plus sûr moyen de captiver sa confiance et son amitié. Si plus tard on s'aperçoit de son ignorance... Eh bien ! ce n'est pas à moi qu'on la reprochera... C'est naturellement sa mère qu'on accusera de l'avoir gâtée. Ainsi, tout va pour le mieux... Bientôt j'accompagnerai madame Dalbergue à Paris... Paris !... Quel effet je vais produire dans ces salons brillants ! car je ne suis pas mal... on m'a même dit que j'étais jolie... plus jolie qu'Albertine !... Je parais : on admire ma figure !... Je parle : on se récrie sur mon esprit !... Partout on oublie l'élève pour la maîtresse instruite et spirituelle... et ce bel avenir me conduit peut-être à un superbe mariage !... oh ! j'en deviendrai folle !

(AIR : *Mire dans mes yeux tes yeux* (Loïsa Pujet).

Pour moi ne sois pas trompeur,
Rêve de ma vie !
Tu m'as montré le bonheur :
Ne sois pas trompeur !
Mon cœur
En toi se confie !
Mon cœur,
Il bat de bonheur !

Dans les cercles que j'enchante,
On me recherche en tous lieux ;
Et de la foule inconstante
Seule j'attire les yeux.
Pour moi ne sois pas trompeur,
Rêve de ma vie, etc.

Je ne suis plus la maîtresse
Condamnée à végéter :
Je deviens dame, comtesse...
Qui sait où je peux monter !
Pour moi ne sois pas trompeur,
Rêve de ma vie, etc.

(*Se retournant vers le fond.*) On vient... (*Julie entre par la porte du fond.*) Ah ! c'est la femme de chambre.

SCÈNE XIV.

MARIA, JULIE.

JULIE, *ayant une lettre à la main.* — Une lettre pour mademoiselle Maria.

MARIA. — Une lettre... (*Prenant la lettre.*) Merci, Julie. (*Julie sort par le fond.*)

SCÈNE XV.

MARIA, *seule, ouvrant la lettre.*

Tiens !... c'est de Joséphine, cette excellente amie, qui m'a donné de si bons conseils quand je suis entrée ici... (*Après avoir parcouru la lettre.*) Elle me demande où j'en suis chez madame Dalbergue. Elle est loin de se douter... Allons de ce pas lui répondre, et lui faire part de mes nouveaux progrès. (*Elle va pour sortir par le fond.*) Ah ! ah !... monsieur Candide !... Quel air triste et morose ! (*Avec un sourire.*) Ah ! dame !... malheur aux vaincus !... (*Regardant à gauche.*) Et de ce côté, mademoiselle Laure... Ma foi, le hasard me sert à merveille. (*Elle se retire au fond, à droite, et se montre de temps en temps.*)

SCÈNE XVI.

LAURE, *entrant par la porte à gauche ;* CANDIDE, *entrant par le fond ;* MARIA, *se tenant à l'écart.*

LAURE. — Eh bien ! mon oncle ?...
CANDIDE. — Eh bien ! ma nièce ?...
LAURE. — Vous avez parlé à madame Dalbergue ?
CANDIDE. — Oui... et vertement, je m'en vante.

LAURE. — Avez-vous réussi ?

CANDIDE. — Hélas ! non... Le petit serpent l'a encore emporté.

MARIA, *à part.* — Le petit serpent... Ah ! c'est moi.

CANDIDE. — Ce n'est pas tout... La fatalité, qui m'a sans cesse poursuivi... celle enfin qui poursuit la vérité, m'a de plus enlevé ma place.

LAURE. — Ah ! mon Dieu !

CANDIDE. — Madame Dalbergue a traité comme un valet celui que son époux honorait du titre d'ami... et je ne puis rester plus longtemps dans sa maison. Une pensée adoucit cependant ma peine... c'est celle d'avoir toujours agi en homme d'honneur !... Je m'en vais, comme je suis venu, les mains vides. Quant à toi, mon enfant, continue à mériter par ta conduite les bienfaits de ta protectrice... Ce me sera une assez grande consolation que celle de te savoir heureuse !

LAURE. — Que dites-vous ?... Moi... moi, que vous avez élevée... Moi, à qui vous avez enseigné la vertu... je vous laisserais partir seul !... Ah ! j'aurais donc bien mal profité de vos leçons, si je me montrais aussi ingrate !

CANDIDE. — Quel est ton projet ?

LAURE. — De vous suivre.

MARIA, *à part.* — Bravo !

CANDIDE. — Y penses-tu ?

LAURE.

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

Vous seule avez pris soin de mon enfance,
Je ne dois pas l'oublier un instant.

CANDIDE.

Mais je ne puis que par mon indigence
Récompenser ton dévouement :
Songes-y bien, et réfléchis avant.
Ici, du moins, au sein de l'abondance,
Tes jours seront calmes et doux.

LAURE, *avec entraînement.*

Eh ! que m'importe à moi cette opulence,
Si j'aime mieux la misère avec vous !
Oui, j'aime mieux la misère avec vous !

CANDIDE. — Mon enfant !... (*L'embrassant avec effusion.*) Ah ! je suis plus fier d'avoir formé un caractère comme le tien, que si j'avais amassé toutes les richesses de la terre. (*Il l'embrasse encore.*)

MARIA, *à part.* — Débarrassée des deux à la fois... C'est plus que je n'aurais souhaité.

SCÈNE XVII.

LAURE, CANDIDE, ALBERTINE, MARIA, *toujours au fond.*

ALBERTINE, *entrant par la droite, et s'approchant de Candide.* — Est-il possible, M. Candide... maman m'a dit que vous nous quittiez ?

CANDIDE. — Elle vous a dit vrai... Demain nous ne serons plus au château.

ALBERTINE. — Quoi ! Laure aussi !... Non, jamais je ne pourrai m'habituer à cette séparation.

MARIA, *à part.* — Comment empêcher un raccommodement !... Ah ! je crois entendre une voiture... (*Elle sort doucement par la porte du fond.*)

SCÈNE XVIII.

LAURE, CANDIDE, ALBERTINE.

ALBERTINE, *prenant la main de Candide.* — Mon bon Candide, une telle résolution n'est pas, je l'espère, tout-à-fait arrêtée ?

CANDIDE. — Oh ! si.

ALBERTINE. — Laure est mon amie... Vous ne voudriez pas lui faire du chagrin... (*Pleurant presque.*) Et à moi non plus ?

LAURE, *suppliant Candide.* — Mon oncle... elle pleure !

CANDIDE, *plus faiblement.* — Laissez-moi.

ALBERTINE, *à Laure.* — Il s'attendrit... Je me rends auprès de maman, et, s'il le faut...

MARIA, *en dehors.* — Mademoiselle Albertine ! mademoiselle Albertine !

CANDIDE. — Maria ! (*Ici, l'orchestre commence à jouer piano jusqu'à la fin de l'acte.*)

SCÈNE XIX.

LAURE, CANDIDE, ALBERTINE, MARIA.

MARIA, *entrant précipitamment par le fond.* — Mademoiselle Albertine... votre costume est arrivé !...

ALBERTINE, *avec joie.* — Mon costume !

MARIA. — Il est magnifique !

ALBERTINE. — Ah ! quel plaisir !... Mon costume !... (*A Laure.*) Laure, je te reverrai... Ah ! courons... courons vite... mon costume !... (*Elle sort vivement par le fond. — Maria, qui l'a suivie jusqu'à la porte, se retourne alors vers Candide et Laure, qu'elle examine en souriant.*)

CANDIDE, *à Laure.* — Hein ?... Elle t'abandonne pour un costume !... (*En se retournant, il aperçoit Maria.*) Ah ! toujours !

MARIA, *s'avançant lentement.* — M. Candide, j'apprends à l'instant votre départ, et...

CANDIDE, *d'un ton ironique.* — Et vous veniez peut-être me faire vos adieux ?... Grand merci, mademoiselle. (*Brusquement.*) Bonsoir !... Allons, ma nièce, sortons. (*Il prend Laure par la main, et l'entraîne vers la porte du fond.*)

MARIA, *sur le devant de la scène.* — Plus d'obstacles... A moi la victoire !

LAURE, *qui sortait à reculons, en ne cessant pas d'avoir les yeux sur Maria, la menaçant du doigt, et à part.* — Pas encore.

(Le rideau baisse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

ACTE DEUXIÈME.

Un Salon décoré ouvert sur un autre salon. — Portes latérales. — Dans le deuxième Salon, un lustre allumé est suspendu au plafond, et des candélabres sont attachés aux colonnes.—Au fond, banquettes et pliants recouverts de housses rouges.— Dans le premier Salon, sur le devant, à gauche, un petit guéridon, sur lequel il y a un livre, un papier de musique, et tout ce qu'il faut pour écrire. — Une psyché à droite, et quelques fauteuils bleus complètent l'ameublement.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIA, *seule. — Elle est en toilette de bal très-élégante, mais affectant la simplicité; robe de tulle blanc, dessous de satin, rubans et fleurs de fantaisie. Elle a de plus le collier que madame Dalbergue lui a promis au premier acte. — Au lever du rideau, elle est assise devant le petit guéridon, à gauche, et achève d'écrire une lettre.*

« . . . . Toute à toi, de cœur, Maria. » (*Pliant sa lettre.*) Chacun ici est encore à sa toilette... J'ai donc choisi le moment le plus propice pour répondre à la lettre de Joséphine... (*Mettant l'adresse.*) « A mademoiselle Joséphine, rue Lafitte, « n° 15, à Paris... » (*Cherchant sur le guéridon.*) Eh bien! où sont les pains à cacheter?... (*Albertine paraît au fond.— Se levant vivement.*) Quelqu'un!... (*Albertine entre.*) Albertine! (*Elle cache précipitamment sa lettre dans un mouchoir qu'elle tient à la main.*)

SCÈNE II.

MARIA, ALBERTINE.

(*Albertine est aussi en toilette de bal fort riche.*)

ALBERTINE. — Ah! vous voilà, ma bonne amie!... Suis-je mise à votre goût?

MARIA. — Vous êtes divine... Et votre costume de page, comment l'avez-vous trouvé?

ALBERTINE. — Admirable... Au reste, je ne le mettrai qu'à minuit... Oh! je compte sur une entrée magnifique...

MARIA. — Triomphale!

ALBERTINE. — A votre tour, recevez mes compliments: Votre collier produit un effet merveilleux.

MARIA. — Je ne m'en suis parée que pour obéir à votre mère... Que m'importe la parure, à moi?... Une simple robe blanche, quelques fleurs mêlées à mes cheveux, c'est ce qui me convient le plus... Dans le monde, Albertine, vos succès seront les miens.

ALBERTINE. — Quel désintéressement!... Oh! vous resterez toujours avec moi, n'est-ce pas?... Vous m'accompagnerez au sein des réunions brillantes de Paris?...

MARIA. — Il est de mon devoir de vous suivre partout... et principalement au milieu des fêtes, des plaisirs... pour guider votre inexpérience.

ALBERTINE. — Que je vous sais gré d'un tel dévouement!... Mais, dites-moi, ma bonne amie... dans la haute société, n'est-il pas nécessaire de paraître savante?

MARIA. — C'est une erreur... Une femme du monde, à Paris, n'a pas le temps de faire parade de son savoir.

AIR: *Walse de Jacquemin.*

Ville brillante,
Où tout vous tente,
Gai rendez-vous d'un peuple d'élégants!...
Femme jolie,
De cette vie
Ne connaît là que les amusements.

Quand vient midi, c'est l'heure où l'on se lève,
Elle revêt un négligé galant;
Puis un coupé rapidement l'enlève,
Et la conduit chez son meilleur marchand.
Elle regarde,
Elle hasarde,
Tranchant sur tout, dédains ou compliments;
Quelques emplettes
Pourtant sont faites,
Et plus c'est cher, plus ça flatte ses sens.

Le soir arrive: une riche toilette
A remplacé la mise du matin;
Les diamants sur son cou, sur sa tête,
Brillent d'un feu dont l'éclat est soudain.
Dans une glace,
Qui lui retrace
De ses attraits chaque perfection.
Se trouvant belle,
« Je dois, dit-elle,
« A l'Opéra faire sensation. »

Elle paraît... On s'écrie, on l'admire...
Et chaque instant ajoute à son renom;
Femme est si bien, alors qu'elle s'inspire
Aux purs accents de Duprez, de Falcon!
L'âme enivrée
De sa soirée,
Un bal enfin met le comble à ses vœux;
Là, par sa danse
Pleine d'aisance,
Elle a bientôt su fixer tous les yeux.

Voilà le jour: sur sa couche si molle,
Rêve enchanteur, tout bas, vient la bercer...
Et, doux espoir qui déjà la console,
Le lendemain c'est à recommencer.
Ville brillante,
Où tout vous tente
Gai rendez-vous d'un peuple d'élégants!...
Femme jolie,
De cette vie
Ne connaît là que les amusements.

ALBERTINE. — Quel tableau enchanteur!... Cependant, ne faut-il pas savoir soutenir une conversation?

MARIA. — J'en conviens: mais parler science, c'est du pédantisme... A présent, la conversation ne se compose que de frivolités... On s'entretient des nouvelles du jour, des modes, de la pièce en vogue...

ALBERTINE. — C'est ravissant!

MARIA. — Lisez les articles des *Revues*, apprenez les titres de beaucoup de livres; citez-les à l'occasion...

AIR : *Vaudeville de Partie carrée.*

Montrez surtout de l'assurance,
Et je vous jure ici, qu'après cela,
Dans les salons, chacun charmé d'avance,
Pour votre esprit partout vous citera.

ALBERTINE.

Cette méthode est tout-à-fait charmante,
Et je promets de suivre vos avis :
C'est si gentil d'être savante...
Sans avoir rien appris. (*Bis.*)

D'ailleurs, j'ai tant de facilité, que, quand je le voudrai, je rattraperai bien vite le temps perdu... Maintenant, je n'ai pas besoin de me casser la tête... Une application trop soutenue me donne des attaques de nerfs.

MARIA. — Pauvre petite !

ALBERTINE. — Vous au moins, Maria, vous croyez à mes attaques de nerfs... Ce n'est pas comme Candide et Laure, qui ont l'air de se moquer de moi, dès que je parle de me trouver mal.

MARIA.— Vous ne serez plus longtemps exposée à leurs railleries.

ALBERTINE, *tristement.* — C'est vrai... Ils partent... Et je me rappelle avec quelle précipitation je les ai quittés... Je les aurais peut-être déterminés à rester... Ah! combien je me reproche cette conduite !

MARIA, *lui prenant la main.* — Allons, point de tristesse, ma gentille Albertine... Le chagrin enlaidit.

ALBERTINE, *vivement.*— Oh ! alors, je vais redevenir gaie.

MARIA. — Ne pensez qu'aux agréments de ce bal, dont vous serez la reine.

ALBERTINE.—Reine d'un bal !... A mon âge !... On a bien raison de dire que je suis précoce. (*Ici, on entend plusieurs voix dans la coulisse.*) Mais d'où vient ce bruit? (*Allant au fond et regardant.*) Ah! mon Dieu ! quelle est cette vieille caricature? J'y suis... Ce doit être ma cousine de Boissec ! (*Redescendant la scène en riant.*) Ah! ah! ah! ah ! la drôle de tournure !

SCÈNE III.

MARIA, ALBERTINE, MAD. DALBERGUE, LA MARQUISE DE BOISSEC, OSCAR, ELFRIDE.

(*La marquise de Boissec entre par le fond avec madame Dalbergue, Oscar et Elfride. — Elle est, ainsi que ses deux enfants, mise dans le dernier genre, mais d'une manière exagérée.*)

MAD. DALBERGUE, *à la marquise.* — Ma chère cousine, permettez-moi de vous présenter ma fille Albertine. (*Albertine fait une révérence.*)

LA MARQUISE. — Ah ! c'est là... (*Examinant Albertine à travers un lorgnon.*) Pas mal... Pas mal... Approchez, mon enfant. (*Albertine approche un peu, et madame Dalbergue se recule, pour contempler sa fille avec satisfaction.*)

AIR : *Vaudeville de Partie et Revanche.*

Votre maintien est plein de gentillesse,
Et le portrait, que de votre beauté
L'on m'avait fait, je le confesse,
Est loin d'avoir été flatté.
Votre portrait n'a pas été flatté.

ALBERTINE, *parlant, et faisant encore une révérence, en s'éloignant.* — Madame la marquise... (*Bas à Maria.*) Elle est fort aimable.

LA MARQUISE, *continuant l'air, et s'adressant à madame Dalbergue, qui est revenue près d'elle.*

Plus je la vois... plus il me semble...
Ses traits... son air... mais oui, vraiment...
C'est singulier comme elle me ressemble !...

ALBERTINE, *bas à Maria, avec dépit.*

Eh bien ! merci du compliment!
Lui ressembler !... merci du compliment !

LA MARQUISE. — On peut se ressembler de plus loin... (*Avec un air languissant.*) Aujourd'hui, je ne suis pas dans mon état naturel... Non... le voyage a dû altérer ma physionomie... Je gage que suis à faire peur...

ALBERTINE, *à Maria.* — Elle ne croit pas dire si vrai.

LA MARQUISE, *à ses enfants.* — Eh bien ! Elfride, et toi, Oscar de Boissec, vous n'avez pas encore salué votre cousine?...

ELFRIDE. — Oh ! de tout mon cœur !... (*Allant embrasser Albertine.*) Embrassons-nous donc, ma cousine... Vous me voyez enchantée de faire votre connaissance.

ALBERTINE. — Et moi, je me sens déjà une grande amitié pour vous.

ELFRIDE, *bas à son frère, en revenant à sa place.* — Je n'aime pas sa figure.

ALBERTINE, *bas à Maria.* — Je ne sais pourquoi... mais elle ne me plaît pas du tout.

OSCAR, *s'approchant d'Albertine, et lui baisant la main, après lui avoir fait trois saluts.* — Cousine... (*S'interrompant et la lorgnant.*) Délirante... étourdissante... ma parole d'honneur !... (*Cessant de la lorgner.*) Cousine, il me semble voir en vous une de ces gracieuses sylphides que nous dépeignent nos poètes, et qui inspirent à la fois respect et amour.

ALBERTINE, *interdite.* — Mon cousin...

OSCAR, *retournant près d'Elfride.* — Hein?... Que penses-tu de cette phrase?

MARIA, *bas à Albertine.* — Elle est de Victor Hugo.

ALBERTINE, *bas à Maria.* — J'aime mieux le frère que la sœur.

LA MARQUISE, *qui, pendant ce temps, s'entretenait à voix basse avec madame Dalbergue.* — Je suis désespérée de n'avoir pas apporté de déguisement... mais je n'étais pas prévenue que votre bal serait masqué... Moi, qui ai tant de costumes... entr'autres, un de Bayadère, avec lequel je fais tourner toutes les têtes.

MARIA, *bas à Albertine.* — Une Bayadère de cinquante ans!

MAD. DALBERGUE, *à la marquise.* — Ma cousine veut-elle passer au grand salon, pour le commencement du bal ?

LA MARQUISE. — Non... non... Je préfère attendre ici, que tout le monde soit arrivé... Je vous le dis en confidence, je suis habituée, lorsque j'entre dans un cercle, à produire quelque sensation... (*Jouant de l'éventail.*) Oh ! c'est forcé... et je tiens à mes priviléges. (*Aussitôt, Maria va chercher un fauteuil, et le présente à madame de Boissec.*)

MARIA, *à la marquise.* — Si madame la marquise veut s'asseoir...

LA MARQUISE, *s'asseyant et regardant Maria.*— Je vous sais gré, ma belle... (*A madame Dalbergue.*) Cette jeune fille n'est-elle pas l'institutrice d'Albertine?

MAD. DALBERGUE. — Vous l'avez dit... Et je n'ai qu'à me féliciter d'un tel choix.

LA MARQUISE. — Elle paraît fort bien élevée.

MARIA, *à part.* — Enfin on me remarque... Avoir des attentions pour les personnes âgées, c'est déjà un moyen de parvenir.

LA MARQUISE. — J'avais besoin de repos... Moi, qui suis si fraîche ordinairement, vous devez me trouver pâle?...

ALBERTINE. — C'est étonnant... vous n'êtes pâle que d'un côté.

MARIA, *bas à Albertine.* — Silence!... Elle a mis moins de rouge de ce côté-là.

LA MARQUISE, *à madame Dalbergue.*—Dame!... Je vais au bal presque toutes les nuits... Et la danse... le galop surtout... Oh! le galop!... Bref, cela me fatigue horriblement!

MAD. DALBERGUE. — Toutes les nuits au bal!

LA MARQUISE. — Il faut bien se dévouer pour ses enfants.

OSCAR. — Quant à moi, le bal commence à m'ennuyer... Je cherche d'autres distractions... C'est pourquoi j'ai eu un duel la semaine dernière.

ALBERTINE. — Un duel!... A votre âge!...

OSCAR. — Oui... nous autres jeunes gens de bon ton, nous devons nécessairement avoir au moins un duel par mois... c'est de rigueur...

AIR *du Fleuve de la vie.*

Nous sommes assez peu traitables;
Les moindres mots amènent des combats.

MARIA.

Comment!... Des hommes, vos semblables,
Vous les tueriez?...

OSCAR, *négligemment.*

Et pourquoi pas?
C'est la marche que l'on doit suivre:
Qu'y trouvez-vous de surprenant?
Je les tuerais... mais seulement
Pour leur apprendre à vivre. (*Bis.*)

Au reste, rassurez-vous... Cette fois ça n'a pas été aussi loin... J'ai déjeuné avec mon adversaire.

MAD. DALBERGUE, *souriant.*—C'est fort heureux.

OSCAR.—Oui... c'est un autre genre... on tue... ou on déjeune... cela dépend des goûts.

ALBERTINE.—Et quelle était la cause de ce duel?

OSCAR.—Un faquin s'était permis de nous traiter de pédants, ma sœur et moi, parce que nous parlions de littérature... N'est-ce pas naturel?... Je suis intime avec les grands génies de l'époque... Je touche la main à Victor Hugo... Alex. Dumas me tutoie... et par la mort-Dieu, je les soutiendrais tous deux, l'épée à la main.

ALBERTINE. — Contre Corneille et Racine?

OSCAR, *stupéfait.* — Plaît-il?

MARIA, *vivement.* — S'ils vivaient encore, veut dire mademoiselle. (*Bas à Albertine.*) Ils sont morts depuis un siècle.

OSCAR.—Corneille et Racine... Oh! perruques... archi-perruques!... Nous avons détrôné tout cela... Je dis nous... car je m'occupe aussi de littérature... et vous verrez, avant peu, un drame de ma façon, dont vous me direz des nouvelles... Il doit surpasser en horreurs la *Tour de Nesle* et *Lucrèce Borgia*... Au dénoûment, massacre général... Il ne reste qu'un personnage...

ALBERTINE, *vivement.* — Sans doute, pour enterrer les autres.

OSCAR. — Ah! le mot est méchant... et vive Dieu! si vous étiez un homme, ça ne se passerait pas ainsi.

MAD. DALBERGUE, *souriant.* — Calmez-vous, monsieur le fier à bras.

LA MARQUISE. — Oscar est un peu exalté... C'est la mode... et puis, le sang des Boissec est bouillant... Au reste, il tient de sa mère... le rouge me monte facilement au visage.

MARIA, *bas à Albertine.* — C'est selon la manière dont elle le met.

LA MARQUISE, *à Oscar.* — Va, mon fils, continue... Le mariage, un jour, te rendra raisonnable.

MAD. DALBERGUE, *bas à Albertine.* — Sois aimable, Albertine... Ce jeune homme a un beau nom.

LA MARQUISE, *bas à Oscar.* — Cette petite est une riche héritière... Montre-toi plus séduisant que jamais.

OSCAR, *bas, et se caressant le menton.*— Soyez tranquille, ma mère; on la subjuguera.

MAD. DALBERGUE. — Albertine n'a pas encore l'habitude de la société... Mais, sans flatterie, elle a quelques talents... elle est musicienne...

LA MARQUISE. — Oscar versifie.

MAD. DALBERGUE. — Albertine commence à peindre.

LA MARQUISE. — Oscar est en état d'exposer au salon.

ELVRIDE, *vivement.* — Moi, je sais l'anglais et l'italien. (*A part.*) Décidément, je déteste cette cousine-là.

MAD. DALBERGUE. — Albertine, chante-nous quelque chose.

ALBERTINE. — Avec plaisir, maman.

LA MARQUISE, *bas à Oscar.* — C'est juste... la romance de rigueur.

OSCAR. — Que chanterez-vous, ma cousine?

ALBERTINE, *regardant Maria.* — Une chansonnette, dont les paroles et la musique ont été composées, exprès pour moi, par ma bonne Maria.

MARIA, *à part.* — Très-bien. (*Elle s'empresse d'apporter à Albertine un papier de musique, qu'elle prend sur le guéridon. — Dans sa précipitation, elle y laisse son mouchoir.*)

OSCAR, *à part, lorgnant Maria.* — Ah! ah!... L'intitutrice est poète et compositeur... Peste!

ALBERTINE. — Ecoutez... c'est charmant.

Air nouveau de mademoiselle Natalie Duffaud.

Que j'aime Marie
Au corsage noir,
Quand sa voix chérie
Fredonne le soir:
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! etc.
Elle est plus jolie
Que l'ange à l'œil bleu,
Dont la mélodie
Prie et chante Dieu.
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! etc.

OSCAR. — C'est assez pittoresque.

ALBERTINE, *continuant.*

Chacun veut lui plaire,
Mais elle a ma foi,

Et son cœur sincère
Ne bat que pour moi.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

(*Pendant ce chant, la marquise a étouffé avec son éventail quelques légers bâillements. — Elfride a paru distraite. — Oscar seul a écouté attentivement, en tenant presque toujours son lorgnon braqué sur Albertine, et en regardant quelquefois sa mère, en souriant.*)

OSCAR, *se pâmant.*— Ah !... ah !... ah !... Brava... bravi... bravissimo !...

LA MARQUISE. — Quelle voix admirable !

OSCAR. — Voix d'opéra !

ELFRIDE. — Ma cousine chante avec un goût, une justesse extraordinaire.

ALBERTINE, *baissant les yeux.* — Je ne mérite pas tous ces éloges. (*Bas à Maria.*) Je suis enchantée... ô les bons parents !

MARIA, *à part.* — On ne me dit rien, à moi.

SCÈNE IV.

MARIA, ALBERTINE, MADAME DALBERGUE, JULIE, *un peu au fond;* LA MARQUISE DE BOISSEC, OSCAR, ELFRIDE.

JULIE, *entrant par le fond.* — Madame, voilà du monde qui arrive.

MAD. DALBERGUE. — C'est bon. (*La marquise se lève; Julie enlève son fauteuil, et le remet en place.*) Excusez-moi, ma chère cousine, mais le devoir...

LA MARQUISE. — Nous irons vous rejoindre... aussitôt que ma figure sera revenue à son état naturel.

MAD. DALBERGUE.— Albertine, demeure auprès de madame... Vous, Maria, venez m'aider à faire les honneurs.

MARIA. — Avec grand plaisir. (*A part.*) On me verra la première.

MAD. DALBERGUE, *à la marquise.*

AIR *de la Laitière* (Loïsa Pujet).

Combien je regrette
Que l'étiquette,
Malgré moi,
M'impose sa loi :
Mais, là-bas, n'allez pas l'oublier,
Vous attend maint cavalier.

LA MARQUISE.

Ça dégénère en tyrannie !
Partout où je porte mes pas,
C'est une rage, une folie...
Chacun me présente son bras.
Je n'ose refuser personne,
Car je crains quelque désespoir...
Mais je fais le serment, ma bonne,
De ne plus danser... que ce soir...
Non, non, non, je ne veux plus danser... que ce soir.

ENSEMBLE.

MAD. DALBERGUE *et* MARIA, *à la marquise.*

Combien je regrette
Que l'étiquette, etc.

LA MARQUISE, *à madame Dalbergue.*

Combien je regrette
Que l'étiquette,
Malgré moi,
M'impose sa loi :
(*A elle-même.*)
Mais, là-bas, n'allons pas l'oublier,
Nous attend maint cavalier.

ALBERTINE, OSCAR *et* ELFRIDE.

Combien je regrette
Que l'étiquette,
Malgré moi,
M'impose sa loi :
(*A part.*)
Mais, surtout, n'allons pas oublier
Qu'ici nous devons briller.

(*Madame Dalbergue sort par le fond avec Maria; Julie les suit.*)

SCÈNE V.

ALBERTINE, LA MARQUISE, OSCAR, ELFRIDE.

ALBERTINE, *à part.* — Voilà le moment de mettre à profit les excellentes instructions que m'a données Maria.

OSCAR, *bas à la marquise.* — Je vais déployer tous mes moyens, ma mère... Il faut l'éblouir. (*Haut, en passant près d'Albertine.*) Charmante Albertine, je cultive les lettres, vous le savez, et puisque nos dames aujourd'hui se mêlent aussi d'écrire, je vous demanderai quelques avis.

ALBERTINE, *un peu embarrassée.* — Je ne suis pas assez savante... pour juger vos ouvrages...

OSCAR. — Oh ! c'est trop de modestie.

ELFRIDE, *à part.* — Il me tarde de connaître son érudition.

OSCAR. — Je compte incessamment entreprendre un grand voyage, dont je publierai ensuite la relation détaillée... J'espère, ma cousine, que vous voudrez bien en accepter la dédicace.

ALBERTINE. — Certainement, c'est si amusant les voyages !... J'ai déjà lu ceux de Gulliver et de Robinson Crusoé...

OSCAR, *surpris, et regardant Albertine.*— Hein?

LA MARQUISE, *à part, et souriant derrière son éventail.* — Ah ! mon Dieu !

ELFRIDE, *à part.* — C'est une plaisanterie.

ALBERTINE. — Que les aventures de ce Gulliver sont divertissantes !.... Des Liliputiens.... des Géants... des chevaux qui parlent... Madame la marquise, avez-vous jamais entendu parler des bêtes?...

OSCAR, *à part, étouffant un éclat de rire.* — Oh ! délicieux ! (*Il passe près d'Elfride.*)

LA MARQUISE, *faisant d'abord un mouvement, et fixant Albertine.* — Si j'ai entendu parler des bêtes... mais... quelquefois, mademoiselle. (*Elle s'éloigne un peu, fait quelques pas dans le salon, puis revient s'asseoir auprès du guéridon, et de là, examine la scène en souriant de temps en temps, d'un air railleur.*)

OSCAR, *à part.* — L'entretien devient intéressant. (*Haut.*) J'irai l'année prochaine en Angleterre... puis à Edimbourg...

ALBERTINE. — Vous ne craignez pas un climat aussi froid que celui de la Russie ?

OSCAR, *bas, à Elfride.* — C'est monstrueux... Elle prend Edimbourg pour Saint-Pétersbourg.

ELFRIDE, *bas.*— Si c'est là ce prodige de science !

ALBERTINE, *à part, ayant vu Oscar et Elfride se parler bas.* — Me serais-je trompée ?... Oh ! non... ils me le diraient.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, *assise;* ALBERTINE, OSCAR, ELFRIDE, LAURE.

(*Laure, en domino, son masque à la main, entre par la porte à droite, et s'arrête à la vue des personnages en scène.*)

LAURE, *à part.* — Albertine avec les Boissec !... (*Elle se cache derrière la psyché.*)

ELFRIDE, *à Albertine.* — Mademoiselle serait-elle aussi forte sur l'histoire que sur la géographie?

ALBERTINE. — J'ai lu l'histoire de France et d'Angleterre, par demandes et par réponses.

OSCAR. — L'histoire, c'est aussi ma passion... Le drame que je compose roule sur la vie de Charles Stuart.

ALBERTINE, *ayant l'air de chercher.* — Charles Stuart!... Ah ! ce méchant roi qui du Louvre tira sur son peuple. (*Rires d'Oscar et d'Elfride.*)

LA MARQUISE, *à part.* — Madame Dalbergue avait raison de vanter sa fille... Quelle ignorance !

LAURE, *à part.* — Pauvre Albertine!

ALBERTINE, *à part, examinant toujours la marquise et ses enfants avec inquiétude.* — Parlons de frivolités, je crois que cela vaudra mieux. (*Haut.*) Elfride, quels costumes remarque-t-on cette année dans les bals de Paris?

ELFRIDE. — On porte beaucoup de costumes du moyen-âge.

ALBERTINE. — Du moyen âge... En ce cas, ils ne peuvent convenir qu'aux personnes qui ne sont plus jeunes... Par exemple, à madame la marquise.

LA MARQUISE, *à part, sautant sur son fauteuil.* — Oh ! marquise de Boissec, tes nobles oreilles devaient-elles jamais ouïr de pareilles absurdités ! (*Elle se lève et se promène avec agitation, en s'éventant fortement.*)

ELFRIDE. — On voit aussi des robes à la Pompadour.

ALBERTINE. — La Pompadour... Vous me donnerez son adresse... Je veux me fournir chez cette marchande.

OSCAR, *bas à Elfride.* — De mieux en mieux... Par la corbleu! c'est très-comique.

LA MARQUISE, *à part.* — Serait-ce une mystification ?

ELFRIDE, *bas à Oscar, en riant.* — Mon frère, je te félicite de lui dédier la relation de ton voyage.

ALBERTINE, *à part.* — Ils ont l'air de rire... (*Haut, à la marquise.*)

AIR : *Vaudeville de la Somnambule.*

Aurais-je, par hasard, madame,
Commis devant vous une erreur ?

LA MARQUISE, *avec un ton ironique.*

Bien au contraire... sur mon âme,
Vous possédez un esprit enchanteur.

ELFRIDE.

Tous les sujets, qu'importe leur nature,
Vous les traitez sans embarras.

OSCAR, *négligemment.*

Vous êtes enfin, je le jure,
Instruite... comme on ne l'est pas.

ALBERTINE, *à part.* — Sans m'en douter, j'ai parfaitement répondu.

LAURE, *à part.* — Comme on se joue d'elle!

ELFRIDE, *bas à Oscar.* — Oh ! je ne la crains plus maintenant.

LA MARQUISE, *qui a été au fond, redescendant entre Albertine et Oscar.* — Allons, mes enfants, il est temps de paraître dans le bal. (*A son fils.*) Ah ! Oscar, tu inscriras les noms de mes danseurs... Tâche surtout qu'il n'y ait pas confusion. (*A Albertine.*) Au revoir, ma toute belle, si tout le monde vous connaissait comme nous, on ne saurait trop vous apprécier.

AIR *du Démon de la nuit* (final du premier acte).

Mais d'une contredanse
J'entends l'accord... ah ! quel bonheur !
Je vais, par ma présence
Déranger, je crois, plus d'un cœur :
Je vais déranger plus d'un cœur.

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.

Oui, d'une contredanse, etc.

OSCAR *et* ELFRIDE.

Oui, d'une contredanse
Voici l'accord... ah ! quel bonheur !
Je vais, par ma présence,
Déranger, je crois, plus d'un cœur :
Je vais déranger plus d'un cœur.

ALBERTINE, *à la marquise.*

Oui, d'une contredanse
Voici l'accord... ah ! quel bonheur!
Allez : votre présence
Saura déranger plus d'un cœur. (*Bis.*)

(*La marquise, tout en se donnant des grâces, sort par le fond avec Oscar et Elfride.*)

SCÈNE VII.

LAURE, ALBERTINE.

(*Cette scène doit être dite très-rapidement.*)

LAURE, *arrêtant Albertine, au moment où elle se dispose à suivre la marquise.* — Albertine...

ALBERTINE, *se retournant, surprise.* — Laure !

LAURE. — Tu dois être étonnée de me voir.

ALBERTINE. — Tu ne pars donc pas... Ah ! que je suis contente !

LAURE. — Ne te réjouis pas tant... Demain, décidément, je te quitte... mais, avant, j'ai demandé à mon oncle la permission d'assister à ce bal... pour toi... pour toi seule...

ALBERTINE. — Et c'est au milieu d'une fête que tu viens me faire tes adieux.

LAURE, *regardant autour d'elle.* — Je viens... je viens te sauver.

ALBERTINE. — Me sauver !... Suis-je donc menacée de quelque danger ?

LAURE. — Du danger de la flatterie.

ALBERTINE. — Encore !

LAURE. — Oui... J'étais là, tout-à-l'heure ; je sais combien on s'est moqué de toi.

ALBERTINE, *d'un ton piqué.* — Sans doute, vous voulez rire, mademoiselle... Vous n'avez pas compris notre conversation... et les louanges que j'ai reçues.

LAURE. — J'ai tout entendu... et j'ai bien souffert en écoutant les erreurs sorties de ta bouche, et les compliments dérisoires qu'on t'a adressés.

ALBERTINE. — Ils n'ont pas eu, je pense, l'intention de me railler...

LAURE. — Si je t'en donnais la preuve...

ALBERTINE. — Par quel moyen?

LAURE. — Par un moyen bien simple.

ALBERTINE. — Faudra-t-il du temps pour le mettre à exécution?

LAURE. — Quelques minutes peut-être.... J'entends du bruit... (*Allant regarder au fond.*) C'est madame de Boissec, qui revient avec ses enfants...

ALBERTINE. — Déjà... Explique-moi toujours...

LAURE. — Rien en leur présence... (*L'entraînant par la main.*) Suis-moi... Les instants sont précieux. (*Laure et Albertine sortent par la porte à droite. — Au même instant, entrent, par le fond, la marquise, Oscar et Elfride.*)

SCÈNE VIII.

ELFRIDE, OSCAR, LA MARQUISE DE BOISSEC.

LA MARQUISE, *furieuse.*

AIR : *Qu'il fait frais!* (Entrée de Caleb.)

Pour mon sang,
Pour mon rang,
Vit-on
Pareil affront!
Malgré ma figure
Et ma tournure,
Pas un pauvre danseur,
Qui se soit fait l'honneur
De m'inviter... Ah! c'est une horreur!

ELFRIDE.

Comme ces jeunes gens,
Hélas! sont peu galants!
Leur plaire
N'est pas petite affaire.

OSCAR, *un verre de punch à la main.*

J'en suis tout étourdi...
Par Dieu, foi de dandy,
Le punch seul est excellent ici.!

(*Parlant, après avoir avalé son punch.*) Et encore il est un peu faible. (*Il va poser le verre sur le guéridon.*)

Reprise.

ENSEMBLE.

LA MARQUISE *et* ELFRIDE.

Pour mon sang,
Pour mon rang, etc.

OSCAR.

Pour mon sang,
Pour mon rang,
Vit-on
Pareil affront!
Grâce à ma figure,
A ma tournure,
J'attendais, sur l'honneur,
Un accueil plus flatteur,
Et cependant... Ah! c'est une horreur!

LA MARQUISE.

Chez ces petits manants,
Qui font les importants,
Non, ma grâce
N'est pas à sa place;
J'ai joué la candeur,
J'ai fait ma bouche en cœur...
On a ri de mon air séducteur.

OSCAR, *parlant.* — Pas possible?

LA MARQUISE, *de même.* — Une femme comme moi faire tapisserie!... La marquise de Boissec, tapisserie!...

TOUS LES TROIS. — C'est révoltant!

Reprise.

ENSEMBLE.

Pour mon sang,
Pour mon rang, etc.

LA MARQUISE. — Que ces habitants de la Province ont mauvais genre! (*A cet instant, Albertine et Laure, toutes deux en dominos et masquées, sortent de la chambre à droite, et gagnent doucement le fond, pour avoir l'air de venir du bal.*)

SCÈNE IX.

ELFRIDE, OSCAR, LA MARQUISE, LAURE, ALBERTINE.

OSCAR, *apercevant et lorgnant les deux dominos.* — Ah! ah!... J'aperçois des dominos... Leur entretien paraît animé.... Auraient-ils été traités comme nous?

ALBERTINE, *bas à Laure.* — Je te répète que c'est inutile.

LAURE, *bas.* — Essaie toujours... Tu ne risques rien... (*Haut, à Albertine.*) Dans ce salon, ma chère Adèle, nous échapperons au moins à l'ennui... Ah! de ma vie, je n'ai vu bal plus mesquin et plus ridicule!

LA MARQUISE, *bas à ses enfants.* — On partage notre opinion.

LAURE. — Oh! cette réunion n'est pas digne de la célèbre marquise de Boissec, (*saluant la marquise*) à qui j'ai l'honneur de présenter mes hommages.

LA MARQUISE, *se redressant.* — Aimable domino, recevez mes remerciements. (*A part.*) Quel dommage que ce ne soit pas un cavalier... je me ferais engager pour la contredanse.

LAURE, *bas à Albertine.* — Il faut répondre et déguiser ta voix. (*Haut.*) Qu'est donc devenue Albertine?

ALBERTINE, *d'une voix un peu troublée.* — Elle met, en ce moment, son costume de page.

LAURE. — Entre nous, comment la trouves-tu?

ALBERTINE. — Pas mal...

LAURE, *bas.* — Mais ce n'est pas ça.

ALBERTINE. — Pas mal gauche.

LAURE. — Gauche... tu es indulgente... Si tu savais la conversation curieuse dont j'ai tout-à-l'heure été témoin... Ah! ah! ah! j'en ris encore...

ALBERTINE. — Vraiment?

LAURE, *faisant semblant de parler bas à Albertine, mais assez haut pour être entendue des Boissec.* — Et madame Dalbergue, qui ose comparer sa fille à la jeune Elfride...

ELFRIDE, *vivement.* — La comparer à moi!

LA MARQUISE. — Une jeune personne, qui est la sottise, l'ignorance même!

ALBERTINE, *à part.* — Quels discours!

LA MARQUISE. — C'est insulter l'héritière des Boissec!

LAURE. — Ne s'est-elle pas vantée des compliments qu'elle a reçus de vous, pour ses réponses?

OSCAR, *riant.* — Ah! ah! ah!.... c'est à en mourir... Elle a pris au sérieux les éloges dont nous l'avons accablée.

LA MARQUISE. — Quelle présomption!

ALBERTINE, *émue.* — Peut-être n'est-elle pas très-savante?...

OSCAR, *riant encore.* — Oh! non.

ALBERTINE. — Mais elle a, je crois, une assez jolie voix.

OSCAR, *riant toujours.* — Pauvre petite voix aigrelette!.... Ah! ah! ah! ah!.... quand elle chante, on dirait un chat qui a le cou pris dans une porte (*La marquise et Elfride rient aux éclats*).

ALBERTINE, *bas à Laure.* — Ah! je suffoque!

LAURE, *bas.* — De la patience.

OSCAR. — Ma mère, avant de me la donner pour femme, il faudra l'envoyer à l'école.

ALBERTINE, *à part.* — L'impertinent!

LA MARQUISE. — Tu ne l'épouseras point... Je ne veux pas rougir de ma belle-fille... Ma cuisinière en sait plus qu'elle.

ALBERTINE, *bas à Laure.* — C'est trop fort... et je vais les confondre.

LAURE, *bas.* — Je t'en conjure, arrête.

ALBERTINE, *bas.* — Laisse-moi me venger au moins. (*Haut, en passant près de la marquise, et déguisant sa voix.*) Je reprocherai surtout à Albertine d'avoir tenu certains propos sur la famille des Boissec.

LA MARQUISE. — Des propos !... Quels propos?

ALBERTINE. — N'a-t-elle pas eu l'audace d'appeler la marquise une vieille caricature peinte de rouge et de blanc... (*Mouvement de la marquise.*) Elfride une pédante et Oscar un fat !

LAURE, *à part.* — Rompons vite cet entretien. (*Elle court au fond, et, à ce moment, on entend la musique d'un galop.*)

LA MARQUISE. — Moi, une vieille caricature !... Oh !... je dois être pourpre de colère... Oscar, un fauteuil... je vais avoir mes vapeurs...

OSCAR. — Un fat !

ELFRIDE. — Une pédante !

LAURE, *redescendant la scène avec précipitation.* — Madame la marquise !... madame la marquise !... voilà le galop !

LA MARQUISE, *sautant.* — Le galop... ça calmera mon agitation... (*A Oscar.*) Mon fils, faismoi galoper... (*Le prenant par le bras.*) Fais galoper ta mère...

OSCAR, *commençant à galoper avec sa mère.* — Un fat !

LA MARQUISE, *tout en galopant.* — Vieille caricature !.... Ah ! sans le galop... je me trouvais mal... Vieille caricature !... (*Elle sort par le fond, avec Oscar, toujours en galopant. — Elfride les suit.*)

ALBERTINE. — Enfin, ils sont partis. (*Elle va tomber accablée sur le fauteuil auprès du petit guéridon, à gauche.*)

LAURE, *se démasquant.* — J'ai rempli mon devoir... Je vais maintenant rejoindre mon oncle... Adieu, Albertine. (*Elle sort par la porte à droite.*)

SCÈNE X.

ALBERTINE, *seule.*

(*Après un silence.*) Oh ! ce masque m'étouffe... J'ai besoin de respirer... (*Elle arrache vivement son masque, qu'elle jette sur le guéridon.*) Jamais je n'ai autant souffert... Entendre tout ce que la critique a de plus mordant... Avoir la rage dans le cœur... et ne pouvoir éclater !... Voici donc les succès que me promettait Maria !... O le beau triomphe !... Comme ils ont profité d'un manque de mémoire !... (*Se levant.*)

Air nouveau de M. Demonchy.

Loin de moi les plaisirs du monde,
Et ses écueils dangereux !
Qu'une retraite bien profonde
Cache ma honte à tous les yeux !
Mais quoi ! m'exiler à mon âge ?...
Ah ! c'est un meurtre, en vérité !
Si tôt renoncer à l'hommage,
Qu'on rend partout à la beauté !
N'est-ce pas, je le croi,
Trop présumer de moi ?
Non... non... non... non...
Loin de moi les plaisirs du monde,
Et ses écueils si dangereux ! etc.

(*Baissant la tête et la relevant presqu'aussitôt, comme frappée d'une idée subite.*—Ah !... comment n'y avais-je pas songé plus tôt !... Les impertinences qu'on a débitées sur mon compte ne sont qu'une preuve de ma supériorité... Oui... les Boissec sont jaloux de moi !... La calomnie ne s'attache qu'aux personnes qui en valent la peine... (*Gaiement.*) C'est cela... et moi, qui m'affectais... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah !... Allons, mettre mon costume et soyons d'une gaieté folle... ce sera le meilleur moyen de me venger ! (*Tout en parlant, elle va vers le guéridon, reprend son masque et aperçoit le mouchoir que Maria a oublié.*) Ah !... la marquise a oublié son mouchoir... Il faut que je le lui reporte... (*Riant.*) Elle a bien mérité cette complaisance de ma part. (*Elle prend le mouchoir : une lettre s'en échappe et tombe.*) Une lettre !.... (*Ramassant la lettre et la regardant.*) L'écriture de Maria... Tiens, c'est à elle... (*Lisant l'adresse.*) « Mademoiselle Joséphine... » Une de ses amies... Elle doit lui parler à cœur ouvert... Entre amies on n'a pas de secrets... Cette lettre n'est point cachetée... si je profitais du hasard... pour me convaincre de la vérité... (*Elle rejette le mouchoir et le masque sur le guéridon, va pour ouvrir la lettre, et s'arrête.*) C'est peut-être mal.... mais non.... Maria ne me dit-elle pas sans cesse qu'elle n'a rien de caché pour moi ?... D'ailleurs, elle ne le saura pas... (*Regardant autour d'elle, et ouvrant la lettre.*) Lisons. (*Lisant.*) « Ma chère Joséphine, je suis « enfin la maîtresse absolue... mais qu'il me faut « acheter cher l'espoir de parvenir !... Cette petite « fille m'excède... » (*S'interrompant.*) Ah !... c'est de Laure qu'elle veut parler ! (*Continuant.*) « Elle « se croit un prodige d'esprit, et passe sa vie « dans l'oisiveté, à railler ou à médire... » (*S'interrompant encore.*) Ce n'est pas là le portrait de Laure... (*Achevant sa lecture.*) « Mais je prends « patience... elle me servira d'échelon, pour ar- « river à la fortune... Juge, en effet, si je dois « briller auprès de la sotte et ignorante Alber- « tine !... » (*S'interrompant brusquement.*) Je me trompe... il est impossible... (*Relisant sur la lettre.*) « Auprès de la sotte et ignorante Albertine !... » Il y a bien Albertine !... c'est écrit... écrit de sa propre main... Ce nom m'apparaît en lettres de feu.... Elle, qui, chaque jour, au contraire.... (*Froissant la lettre.*) Peut-on pousser plus loin la fausseté !... Odieuse flatterie, je vous déteste à jamais !... Allons porter cette lettre à ma mère... Aujourd'hui même, il faut qu'elle soit chassée.... chassée avec ignominie !... (*Remontant la scène avec agitation, et regardant au fond, à droite.*) Je l'aperçois.... Elle vient de ce côté.... Ah ! je suis curieuse de savoir jusqu'à quel point iront ses louanges mensongères !... Le cœur me bat avec une force !....

SCÈNE XI.

MARIA, ALBERTINE.

MARIA, *entrant par le fond.* — Eh bien ! Albertine, vous n'avez pas encore mis votre costume... Que faites-vous seule ici ?

ALBERTINE. — Je... je pensais à mes défauts... à mon peu de science.

MARIA. — Pourquoi vous occuper de chimères?... Je vous gronderai d'employer si mal votre temps... lorsque, dans le salon, vous êtes attendue avec une si vive impatience... On ne s'entretient que de vous... de vos attraits, de vos talents...

ALBERTINE, *à part.* — La perfide ! (*Haut.*) Croyez-vous que j'aie droit à tant d'éloges ?

MARIA. — En douteriez-vous ?.... Déjà vous avez produit sur la marquise de Boissec un effet surprenant...

ALBERTINE. — Oh ! vous ne voudriez pas m'abuser... Ce serait bien mal... Vous me dites la vérité... rien que la vérité ?...

MARIA, *vivement.*—Je prends le Ciel à témoin...

ALBERTINE, *avec force.*—Ne parlez pas du Ciel!

MARIA, *stupéfaite.*—Qu'avez-vous donc? (*Albertine lui présente la lettre: la prenant vivement et jetant les yeux dessus.*) Je suis perdue! (*Elle reste immobile, glacée d'effroi, et laisse tomber la lettre, qu'Albertine ramasse.*)

ALBERTINE.—Je suis enchantée de savoir votre opinion sur moi... Allons, justifiez-vous... Je suis calme... très-calme... (*Maria baisse les yeux, et ne répond rien.*) Vous ne répondez pas?.... Que pourriez-vous dire en effet?... Savez-vous ce que c'est qu'une institutrice? (*Allant prendre le livre qui est sur le guéridon.*) Ecoutez-moi alors: (*Ouvrant le livre, et lisant.*) « Une institutrice est « l'organe de Dieu.... C'est une seconde mère, « chargée de développer en nous, jeunes plantes, « le germe de la vertu. » (*Fermant le livre.*) O le beau rôle que celui d'institutrice!... (*Elle repose le livre sur le guéridon.*)

AIR: *Epoux imprudent, fils rebelle.*

Dans une famille on l'accueille,
Elle est l'objet de maints soins empressés:
Quoi qu'elle dise ou qu'elle veuille,
Au moindre mot ses vœux sont exaucés...
Jamais pour elle on ne croit faire assez.
Mais son devoir est de rendre, en échange,
A des parents un enfant vertueux,
Au monde un cœur modeste et généreux...
Au Ciel elle doit rendre un ange!

Et vous, comment avez-vous rempli ce rôle sacré?... Abusant de la confiance d'une mère, vous auriez rendu à la société une femme, dont la richesse seule eût paré la sottise... Plus tard, peut-être, un époux, des enfants seraient venus vous demander compte de l'éducation que vous m'avez donnée.

MARIA.—Est-ce bien vous que j'entends?

ALBERTINE.—Mon langage vous étonne.. Je le conçois... Vous pensiez avoir anéanti tout sentiment dans votre élève... Quand on a reçu de bons principes, voyez-vous, on peut les oublier quelque temps... mais, un jour, ils se réveillent avec plus de force que jamais... Je me rappelle maintenant les sages avis du vieillard qui m'a élevée, et dont j'ai méconnu la tendre sollicitude... Une nouvelle lumière semble éclairer mon esprit... Je ne suis plus cette enfant aveuglée par ses défauts... Je commence à comprendre toute l'utilité du travail... Je vois combien une femme ignorante est exposée à rougir à chaque instant!... Une grande leçon a opéré en moi un grand changement... Apprenez-moi donc quel était votre dessein en me livrant aux sarcasmes du monde?

MARIA.—Moi!

ALBERTINE.—Jeune, sans expérience, et toute confiante en votre amitié, j'ajoutais foi à la moindre de vos paroles.... Oh! je vous aimais tant!... Après ma mère, je vous regardais comme ma meilleure amie... Que vous avais-je fait pour me trahir aussi cruellement?

MARIA.—Pourquoi je vous ai trahie, dites-vous?.... C'était par ambition.... par jalousie!... (*Mouvement d'Albertine.*) Oui, j'étais jalouse de vous... Je me suis emparée de votre cœur par la flatterie, pour l'emporter sur vous!... J'étais pauvre, et je brûlais de m'élancer, de devenir riche à mon tour.

AIR *d'Aristippe.*

Je suis coupable... Ici je le proclame;
Et cependant j'espère, malgré ça,
Qu'au repentir, qui pénètre mon âme,
Votre pitié s'attendrira:
Ah! mes remords vous vengent trop déjà!
J'étais sous l'empire d'un rêve,
Mais, au réveil je reprends ma raison...
(*Tombant à genoux.*)
L'institutrice est aux pieds de l'élève,
Lui demandant grâce et pardon.

ALBERTINE.—C'est à Dieu seul que doit s'adresser votre prière.

MARIA, *toujours à genoux.*—O mon Dieu! regardez... l'orgueilleuse s'humilie... Elle reconnaît toute l'étendue de sa faute... Moi aussi, c'est la flatterie qui m'a perdue... On m'a prôné sans cesse que je devais parvenir... et à force de vouloir m'élever, je suis tombée dans l'avilissement.

ALBERTINE.—Adieu!... je vous abandonne à votre malheureux sort! (*Elle se dirige vers la porte du fond.*)

MARIA, *à part, en se relevant.*—Plus d'espoir!... (*Elle gagne la gauche, et s'assied, d'un air accablé, sur le fauteuil, contre le guéridon.*)

ALBERTINE, *avant de sortir, se retournant vers Maria.*—(*A part.*) Je ne sais ce que j'éprouve... On ne peut donc quitter sans douleur quelqu'un qu'on a chéri!

MARIA, *assise.*—Malheureuse! que deviendrai-je à présent?.... Et vous, ma mère, vous, dont j'étais la consolation et le soutien, faut-il que je vous porte le coup de la mort!... Ma pauvre mère!

ALBERTINE, *à part, redescendant un peu la scène.*—Sa mère!... Elle parle de sa mère!... Ah! ce nom si beau, ce nom, qui exprime toutes les vertus, fait évanouir ma colère... (*Haut, et allant vers Maria.*) Maria, vous venez de prononcer un mot qui a retenti jusqu'au fond de mon cœur.... Le croiriez-vous?... Je ne me sens plus la force de vous haïr...

MARIA, *vivement et se levant.*—Vous me pardonneriez?

ALBERTINE, *lui prenant la main.*—Oui... en faveur de votre mère.

MARIA.—Ah!... (*Elle couvre de baisers la main d'Albertine.*)

ALBERTINE.—Oui... car je vois dans vos yeux les larmes du repentir... A dix-huit ans, on peut encore se corriger... Mes reproches amers vous ont assez fait expier votre faute.

MARIA.—Je suis indigne de tant de générosité.

ALBERTINE.—Attendez... Je ne suis pas si généreuse que vous le pensez... Il est une condition que je vous impose.

MARIA.—Oh! parlez!

ALBERTINE.—Promettez-moi de communiquer à mon âme cette science que vous possédez à un aussi haut degré... Dès ce moment, plus de flatterie... Ne craignez point d'être sévère... et je vous conserverai mon amitié.

MARIA.—Je ne tromperai pas votre attente... Autant j'avais mis de soins à encourager votre vanité et votre coquetterie, autant je ferai d'efforts pour combattre votre paresse et vos mauvais penchants!... Et d'abord, je commence par vous dire que vous avez commis une grande faute, en violant le secret d'une lettre... et une mauvaise action aurait-elle d'heureux résultats, on n'en doit pas moins l'éviter à tout prix.

ALBERTINE.—Merci de votre franchise!... Elle m'est un sûr garant de l'avenir qui se prépare pour moi!... Oh! que je vais étudier!... Déjà je voudrais être savante... quand ce ne serait que pour prendre ma revanche sur madame de Boissec et ses dignes enfants!

AIR *de Turenne.*

D'avoir mon tour je conçois l'espérance...

MARIA.

Que dites-vous, ma chère enfant?
Un tel emploi de la science
Pour vous serait déshonorant:
Un tel emploi serait déshonorant!
Que votre cœur sache oublier l'outrage!
Il vaudrait mieux, et sans comparaison,
Renoncer à l'instruction,
Que d'en faire un mauvais usage!

ALBERTINE. — Ah! je bénis le Ciel... car je viens d'acquérir une amie bien précieuse.

MARIA, *la pressant dans ses bras et l'embrassant avec effusion.* — Et moi, j'ai trouvé un ange!

ALBERTINE, *regardant à droite.* — Quelqu'un!

MARIA, *regardant aussi.* — Candide et Laure!... (*Elle se retire un peu à l'écart avec Albertine.*)

SCÈNE XII.

MARIA, ALBERTINE, *au fond;* CANDIDE, LAURE.

(*Candide et Laure entrent par la porte à droite.— Candide a l'air tout pensif.*)

LAURE, *suivant Candide.* — Mais, mon oncle, pourquoi porter vos pas de ce côté?... Il est tard, et un peu de repos vous est nécessaire.

CANDIDE. — Du repos?... non, non... Avant que la foule ait envahi ce salon, laisse-moi visiter encore une fois la maison où j'ai été si heureux.... Au point du jour, nous serons loin d'ici... Ah! si je pouvais seulement entrevoir ma gentille Albertine!... Car je le sens, je n'aurai pas la force de de lui dire adieu... Quand je pense qu'elle va rester entre les mains de cette Maria!...

LAURE. — Rassurez-vous... Albertine a reçu une leçon...

ALBERTINE, *s'avançant à la droite de Candide.* — Une leçon, qui l'a tout-à-fait corrigée, je vous jure...

CANDIDE, *surpris.* — Albertine!

ALBERTINE, *à Candide.* — Et j'espère que vous ne refuserez pas de lui rendre votre amitié...

CANDIDE. — Mon amitié!

ALBERTINE, *lui prenant la main et l'attirant doucement à elle pour l'embrasser.* — N'est-ce pas, mon bon petit Candide?

LAURE. — Eh bien! mon oncle...

CANDIDE, *à Albertine.* — Hum!... Câline... va, mon enfant, je n'avais jamais douté de ton cœur... Ah! ça, mais... l'institutrice serait-elle partie?

MARIA, *descendant humblement à la gauche de Candide.* — Elle est là, repentante et soumise. (*Pendant ce temps, Laure a couru vers Albertine, qui a l'air de la remercier avec chaleur.*)

CANDIDE, *stupéfait et regardant tour-à-tour Maria et Albertine.* — Maria repentante et soumise... Albertine corrigée... et tout cela si précipitamment... (*Se frottant les yeux.*) Est-ce que je dors?...

MARIA, *à Candide.*

AIR : *N'en demandez pas davantage.*

A nous deux, monsieur, désormais
(*Montrant Albertine.*)
Le soin de guider son jeune âge!
Mes pouvoirs je vous les remets...

CANDIDE, *de plus en plus étonné.*

D'où vient ce surprenant langage?

ALBERTINE.

D'un tel changement
Etes-vous content?

CANDIDE, *parlant.* — Si je suis content... (*Essuyant une larme.*) J'en pleure de joie!...

ALBERTINE. — Eh bien!... (*Achevant l'air avec finesse.*)

N'en demandez pas davantage. (*Bis.*)

CANDIDE, *tendant la main à Maria.* — Maria, sans m'expliquer ce mystère, je vous crois... (*A part.*) C'est égal... si j'y comprends un mot....

(*A cet instant, on entend un air de galop, et l'on voit arriver toute la société en galopant. — La marquise est avec un vieux monsieur à ailes de pigeon, et Oscar avec sa sœur; madame Dalbergue a aussi un cavalier. — Le reste des invités les précède. — Ils traversent le deuxième salon. — Julie et des domestiques entrent les derniers, et restent au fond. — A l'entrée générale, Candide, Maria, Albertine et Laure ont remonté la scène. — Après le galop, les invités reviennent et restent dans le deuxième salon. — Les dames s'asseyent sur les banquettes et les hommes se promènent deux à deux.*)

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

LAURE, MARIA ALBERTINE, MADAME D'ALBERGUE, CANDIDE, LA MARQUISE DE BOISSEC, OSCAR, ELFRIDE; JULIE, *au fond;* INVITÉS DES DEUX SEXES; DOMESTIQUES.

LA MARQUISE, *à son cavalier.* — Ah!... ah!... arrêtez... je ne puis continuer... je suis toute étourdie... (*S'éventant.*) C'est le troisième galop... Je dois être d'une rougeur... (*Au vieux monsieur, qui la quitte en lui faisant une profonde salutation.*) Monsieur, monsieur... si vous n'avez retenu personne, nous recommencerons tout-à-l'heure. (*Le vieux monsieur salue et se perd dans la foule.*)

MAD. DALBERGUE, *qui causait avec quelques invités, venant près d'Albertine.* — Eh bien! Albertine, que fais-tu là?... Tout le monde s'inquiète de ton absence.... Que signifie ce costume... et pourquoi ne pas avoir mis l'autre?

ALBERTINE. — Le principal attrait du bal masqué est de pouvoir intriguer... et j'ai voulu voir comment je m'en tirerais... Demande à madame la marquise si elle m'a reconnu en domino.

LA MARQUISE, *bas à ses enfants.* — C'était elle... Nous nous sommes bien adressés.

ALBERTINE. — Sous le masque, on entend certains avis... dont il faut profiter sans se fâcher... et je ne donnerais pas cette nuit pour un empire!

MAD. DALBERGUE, *apercevant Candide et Laure.* — Candide et sa nièce!

ALBERTINE. — Ils restent... C'est décidé.

CANDIDE, *vivement.* — Je n'ai pas dit cela.

MAD. DALBERGUE. — Candide, j'ai promis à M. Dalbergue de vous conserver sans cesse auprès de moi, comme l'ami de la famille... et vous ne voudriez pas me rendre infidèle à ma parole.

CANDIDE. — Non, certes.

LAURE, *avec joie.* — Quel bonheur!

CANDIDE, *regardant Maria et Albertine.* — Cependant, je suis encore à chercher la cause d'une révolution aussi soudaine... Albertine et Maria corrigées, comme par miracle...

MAD. DALBERGUE. — Comment!.... Qu'est-il donc arrivé?

ALBERTINE, *prévenant Maria, qui va pour répondre.* — Ma chère maman, j'en suis désolée, mais tout ce qui se passe au bal masqué doit être un secret... (*Madame Dalbergue sourit, en faisant un geste d'assentiment, et s'éloigne un peu avec Candide, en ayant l'air de lui demander une explication.*) (*A madame de Boissec.*) N'est-il pas vrai, madame la marquise?

LA MARQUISE, *vivement.* — Sans doute, ma charmante... d'autant plus qu'on n'y dit pas ce qu'on pense.

ALBERTINE, *bas à Maria, en l'amenant sur le devant de la scène.* — Maria, que nous deux seules, au monde, soyons instruites de notre conversation... et rappelez-vous votre promesse.

MARIA, *bas* — Toujours!

MAD. DALBERGUE, *s'adressant aux invités.* — Allons, mes amis, un dernier tour de galop avant le souper!

LA MARQUISE. — Un galop!... me voilà!...

Air nouveau de M. Lautz.

Quand du galop l'ardent délire
Nous entraîne dans son torrent,
Il faut céder à son empire :
Est-il plaisir plus enivrant!

(*Comme on se dispose à galoper, le rideau baisse.*)

FIN.

IMPRIMERIE DE MADAME PORTHMANN,
rue du Hasard-Richelieu, 3.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE